



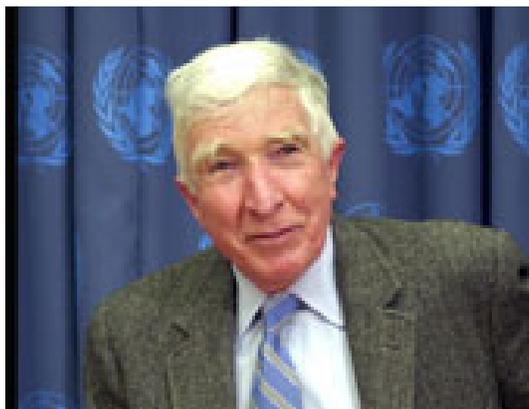
[www.comptoirlitteraire.com](http://www.comptoirlitteraire.com)

**André Durand présente**

**John Hoyer UPDIKE**

**(États-Unis)**

**(1932-2009)**



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres  
qui sont résumées et commentées.**

**Bonne lecture !**

Il est né, le 18 mars 1932, à Reading, au cœur du pays allemand de la Pennsylvanie (celui des Amish), une terre blonde tachetée de granges rouges, au cœur aussi de la Crise, issu d'un milieu modeste, étant le petit-fils d'un pasteur presbytérien, le fils d'une luthérienne allemande, employée de grand magasin éprise de littérature, Linda Grace Hoyer, et de Wesley Russell Updike, professeur de mathématiques dans le secondaire et calviniste. «Chonny», comme l'appelaient ses parents, fut un enfant unique timide et asthmatique, qui dessinait et rêvait de vendre un jour ses dessins à Walt Disney ou au "New Yorker".

Il grandit à Shillington jusqu'à l'âge de onze ans ; puis ses parents s'établirent à la campagne, dans une ferme qui était une bâtisse de XIXe siècle où habitaient déjà ses grands-parents maternels, à Plowville, dans ce comté de Berks qui allait être le décor de la plupart de ses premières œuvres et de la série de "Rabbit". C'est dans cette Pennsylvanie rurale et silencieuse qu'il eut une enfance solitaire, vouée à la lecture, qui le prépara à une vie «cérébrale». Il confia : *«L'Amérique qui se présente automatiquement à mon imagination est un pays semi-rural où la radio, le téléphone, le cinéma sont des nouveautés et où les spectres de la moralité protestante exercent encore une forte influence.»*

Il souffrait de bégaiement et de psoriasis, des maladies qui le tenaient à l'écart des autres. Il trouva un réconfort dans le basket-ball, étant un étonnant joueur dans son adolescence ; mais surtout dans la littérature, découvrant William Shakespeare, Ernest Hemingway, Henry Green, James Thurber, James Joyce, Franz Kafka, Marcel Proust ; commençant à s'intéresser au métier d'écrivain en regardant sa mère au travail : *«Ma mère rêvait d'être écrivaine et je la voyais souvent taper à la machine dans le salon. C'est là aussi que je me réfugiais quand j'étais malade, je m'asseyais à côté d'elle et je la regardais.»* - *«L'un de mes premiers souvenirs est de la voir à son bureau. Je contempiais le matériel de l'écrivain, le ruban effaceur pour la machine à écrire, les rames de papier vierge. Et je me souviens des enveloppes brunes dans lesquelles les récits étaient envoyés, et dans lesquelles ils revenaient.»*

En 1950, il acheva ses études secondaires à l'école de Shillington où il fut président de sa classe. Grâce à une bourse, il put entrer à l'université Harvard où immédiatement, avec une infatigable énergie, il manifesta son talent en soumettant un flux constant de textes (dont un pastiche de "On the road" de Jack Kerouac, texte drolatique où il racontait son tour d'un pâté de maisons en trottinette !) et de dessins au journal étudiant "The Harvard lampoon" dont il devint le président, avant d'obtenir, en 1954, un diplôme d'anglais de premier cycle «summa cum laude».

En 1953, il avait épousé Mary Pennington, une étudiante en art, diplômée de Radcliffe.

Il écrivit ses premiers textes, des nouvelles, dont, en 1954, le "New Yorker" publia la première, "Friends from Philadelphia", ce qui fut «la percée extatique de sa vie littéraire».

Décidé à faire carrière dans les beaux-arts, il alla étudier le dessin, la couleur et l'histoire de l'art à la prestigieuse "Ruskin school of drawing and fine arts" de l'université d'Oxford, en Angleterre, où l'accompagna son épouse qui y donna naissance, en 1955, à leur premier enfant, Elizabeth.

La même année, ils rentrèrent aux États-Unis, s'établirent à Manhattan où il tint une chronique au "New Yorker" ("Talk of the town") et publia des poèmes et des nouvelles. Il y resta jusqu'au printemps 1957, date où il quitta la métropole pour s'installer à Ipswich (Massachusetts), près de Salem, afin de se vouer corps et âme à l'écriture.

Il acheva un premier roman qu'il préféra ne pas publier ("Home", 1957), des poèmes et des nouvelles. À cette époque, il passa par une crise spirituelle faite de peur existentielle. Comme il perdait la foi, il se tourna vers les œuvres du philosophe danois Søren Kierkegaard et du théologien allemand Karl Barth, qui tous deux donnèrent une assise à ses croyances et à sa vision artistique, dans son cas intimement liées. Et il allait rester un chrétien convaincu pour le reste de sa vie.

Il publia :

---

---

**“Ex-basketball player”**  
(1957)

Poème

Flick Webb fut, au «high school», un champion de basketball. Mais, maintenant, plusieurs années plus tard, son glorieux passé est loin et il n'est plus qu'un pompiste dont la vie semble dans une impasse.

Commentaire

Ce poème de cinq strophes de six vers libres connut un indéniable succès.

---

En 1957, naquit à John Updike un fils, David.

---

---

**“The carpented hen and other tame creatures”**  
(1958)

Recueil de poèmes

---

---

**“The same door : short stories”**  
(1959)

Recueil de nouvelles

---

---

**“Snowing in Greenwich Village”**  
(1956)

Nouvelle

Un jeune couple, Joan et Richard Maple, sont au début de leur mariage.

Commentaire

La nouvelle révèle l'influence de John Cheever.

---

---

Commentaire sur le recueil

Updike s'illustra avec ce recueil, son talent pictural se révélant dans ses esquisses de la Nouvelle-Angleterre.

---

**“The poorhouse fair”**  
(1959)  
**“Jour de fête à l’hospice”**  
(1979)

Roman

Dans un hospice situé en rase campagne aux confins du New Jersey et de la Pennsylvanie, la monotonie de l’existence est rompue chaque été par une fête, qui est aussi l’occasion d’une traditionnelle vente de charité. Ce jour-là, dès le matin, les vieillards s’affairent à leurs préparatifs, malgré la menace d’un gros orage, qui finalement éclate. Heureusement, les nuages disparaissent au bout de quelques heures, et la fête commence en fin d’après-midi. Les incidents qui parsèment la journée sont centrés sur la personne du nouveau directeur, Stephen Conner, un jeune administrateur peu doué pour le contact humain. Face à lui, le doyen de l’endroit, Hook (quatre-vingt-quatorze ans), apparaît comme un sage vénérable ; tandis que Gregg, plus jeune (seulement soixante-dix ans !), se comporte un peu comme un gamin mal élevé. Le souvenir de Mendelssohn, l’ancien directeur décédé, domine encore les pensées de tous les pensionnaires.

Commentaire

Ce livre, qui est parcouru d’une irrésistible tendresse, a une densité humaine exceptionnelle. Updike y déploya une pensée dont la profondeur n’exclut pas l’humour, et cette allégorie de la générosité se lit constamment avec le sourire.

---

En 1959, John Updike reçut une bourse Guggenheim et la “National institute of arts and letters Rosenthal award”.

La même année naquit Michael.

En 1960, dans le “New Yorker”, il publia ‘**Hub fans bid kid adieu**’, un article sur la fin de carrière du joueur de baseball Ted Williams, qui est resté célèbre.

Surtout, il inaugura un cycle romanesque centré sur un personnage :

---

**“Rabbit, run”**  
(1960)  
**“Cœur de lièvre”**  
(1962)

Roman

Dans les années cinquante, Harry Angstrom, qui est surnommé «Rabbit», c’est-à-dire «Lapin», jeune homme de vingt-six ans, qui est démonstrateur dans les grands magasins d’un appareil à éplucher les légumes, qui est marié, père d’un enfant, mais n’éprouve plus aucun sentiment pour sa femme, Janice, se sent piégé à Mt. Judge, morne banlieue d’une petite ville de Pennsylvanie. Il s’accroche à son passé, a la nostalgie du temps où, au «high school», il était un champion de basket-ball. Il se sent prisonnier de son univers domestique, condamné à la monotonie d’une vie conjugale sans passion, rêve d’une fuite à travers bois où il détalera tel le Peter Rabbit des contes pour enfants.

Un soir, sur un coup de tête, il s’enfuit en voiture en direction du Sud. Mais il n’a aucun projet, aucun but, se perd dans le labyrinthe des routes et se retrouve au petit matin à son point de départ. Pourtant il ne rentre pas à son foyer. Par l’entremise de son ancien entraîneur, Tothero, il fait la rencontre d’une jeune femme, Ruth, prostituée à ses heures, avec laquelle il se met en ménage. Deux mois plus tard, ayant été sermonné par le pasteur Eccles (ce qui ne l’empêche pas d’envisager de faire l’amour avec la femme de celui-ci !), qui lui apprend que sa propre femme va accoucher, il retourne,

repentant, au foyer conjugal. Mais, après l'accouchement, il s'enfuit à nouveau. Janice, désespérée, se remet à boire, et accidentellement noie son bébé. Rabbit revient pour l'enterrement mais repart aussitôt se réfugier chez Ruth qui, enceinte, lui demande de l'épouser. Pris de panique, Rabbit reprend la fuite...

### Commentaire

Rabbit, homme peu flamboyant, englué dans la banalité et la médiocrité de sa vie, enfermé dans sa misogynie et son narcissisme, est le parfait exemple de l'Américain de la classe moyenne, l'incarnation à la fois banale et extraordinaire de l'Amérique «tiède» (blanche, de classe moyenne, amoureuse de base-ball et divorcée), le roman étant aussi un document sur les États-Unis des années 50, qui affichaient leur confiance dans les valeurs matérialistes et dans l'idéologie majoritaire. Par son refus de jouer le jeu, d'accepter un petit bonheur bourgeois, de s'intégrer dans la société, il met en question les mythes du rêve américain. Manipulée avec humour par un narrateur ironique, c'est la prise de conscience de ce décalage entre ses rêves et les frustrations de sa vie quotidienne qui pousse Rabbit à se révolter, à chercher autre chose que les plaisirs de la société de consommation. Il représente, à certains égards, l'autre Amérique.

On peut voir en lui une réincarnation du Babbitt de Sinclair Lewis, mais d'un Babbitt conscient de sa médiocrité, mal à l'aise dans sa peau, qui n'adhère plus aux valeurs de l'idéologie américaine, mais, cependant, a de vagues aspirations transcendantes, ne cesse de croire dans le Dieu des protestants dont les manifestations sont discrètes mais bienveillantes.

Cependant, s'il s'appelle Angstom, c'est certainement en référence à «Angst» qui, en allemand, signifie «angoisse». Et ce roman d'apparence mélodramatique est aussi le récit d'une quête. C'est d'abord la quête du paradis perdu de l'enfance, monde de l'innocence, le besoin de retrouver le fil de son enfance le ramenant naturellement chez son ancien entraîneur, qui fut le témoin de sa gloire passée. Cependant, celui-ci a vieilli et son intérêt pour les jeunes athlètes est équivoque ; il ne joue pas le rôle d'intercesseur mais celui d'entremetteur entre Rabbit et la prostituée. C'est à Eccles, pasteur épiscopalien, qu'échoit le rôle de ramener au bercail la brebis égarée ; mais, s'il est venu prôner le respect des conventions, il est lui-même peu sûr de sa foi, n'est pas en mesure de répondre à la quête d'absolu de Rabbit. Tout compte fait, il trouverait la réponse plutôt auprès du pasteur luthérien Kruppenback, qui dénonce l'intervention d'Eccles dans le temporel et soutient que le salut ne peut s'obtenir que par la grâce. Voilà qui révélait le profond sens éthique et religieux du livre.

La circularité de l'itinéraire de sa première fugue marque symboliquement l'échec de sa tentative pour échapper à sa prédestination. À la fin du roman. Il se remet à courir. Rien n'a donc été résolu. Et, s'il court, il fait du surplace. Malgré ses aspirations à une autre vie, il restera à Brewer jusqu'à sa mort.

On a vu en Rabbit le double d'Updike qui aurait incarné en lui ses peurs et ses fantasmes face aux problèmes du monde moderne. Il allait d'ailleurs le faire vivre longtemps, dans trois autres romans et une novella publiés à intervalles réguliers de dix ans environ, entre 1960 et 1990, cette tétralogie ayant été conçue avec une ambition de cohérence globale.

Rabbit fut le personnage d'Updike le plus étudié. Il est entré dans le panthéon des grandes figures littéraires américaines, avec Huck Finn, Jay Gatsby, Holden Caulfield, Nathan Zuckerman. En 2002, dans une liste des meilleurs personnages de fiction depuis 1900, il fut placé parmi les cinq premiers. Le roman, considéré comme l'un des très grands romans américains, fut placé par "Time" dans sa liste des cent plus grands romans de tous les temps.

---

---

En 1960 naquit la seconde fille de John Updike, Miranda.

---

---

**‘‘A & P’’**  
(1961)

Recueil de nouvelles

---

**‘‘A & P’’**

Nouvelle

Le narrateur, Sammy, jeune homme de dix-neuf ans, est caissier dans une épicerie de la chaîne A & P (Atlantic and Pacific) dans une petite ville au nord de Boston vers 1960. Il se demande pourquoi il a impulsivement quitté son emploi. Car, frappé par l'entrée dans le magasin de trois adolescentes en maillots de bain, il a fantasmé sur l'une d'elles à laquelle il a donné le nom de «*Queenie*». Mais, dégoûté par le regard concupiscent qu'a porté sur elle le boucher et par la réflexion critique que leur a faite le gérant, il s'en est allé sur le champ, pensant que «*une fois vous avez commencé un geste, il est fatal de ne pas aller jusqu'au bout.*» Cependant, une fois dehors, il a constaté que les jeunes filles avaient disparu du stationnement. Il se sent à la fin à la fois triomphant et triste, sûr que «*le monde sera désormais dur pour moi.*»

---

Commentaire sur le recueil

On y sent l'influence de J.-D. Salinger.

---

**‘‘Pigeon feathers’’**

(1962)

‘‘*Les plumes du pigeon*’’

(1964)

Recueil de nouvelles

---

**‘‘Pigeon feathers’’**

‘‘*Les plumes du pigeon*’’

Nouvelle

David, un jeune garçon, est contraint de tirer sur des pigeons depuis une grange en Pennsylvanie. Alors qu'il regarde, fasciné, les plumes retomber au sol, «*il était habité par cette certitude : que ce Dieu qui avait prodigué tant de délicatesse sur ces pigeons idiots ne détruirait pas toute Sa Création en interdisant à David de vivre pour toujours.*»

---

Commentaire sur le recueil

On y trouve une évocation très provinciale (et souvent partiellement autobiographique) de la Pennsylvanie.

---

**“The centaur”**

(1963)

**“Le centaure”**

(1965)

Roman

George Caldwell quitte en boitant la classe de son «high school» de Pennsylvanie sous les huées de ses élèves : il vient de recevoir une flèche dans la cheville. «*La douleur dans sa chair aboya et s'agita comme une meute en cage.*» ; comme un poison, elle s'étend à toute son existence. Malade, le vieux professeur est incompris, chahuté par ses élèves, tyrannisé par le directeur, Zimmerman. Mais, comme il est habité par le monde de la mythologie grecque, le directeur devient Zeus, son garagiste est Vulcain ; lui-même devient Chiron, le centaure qui, blessé accidentellement d'une flèche empoisonnée par Héraclès et condamné à souffrir éternellement, obtint de Zeus la permission de sacrifier son immortalité et de donner sa vie pour obtenir en échange la délivrance de son fils, Prométhée, qui est représenté par son propre fils, Peter, pour lequel il accepte de se sacrifier.

Le père et le fils passent trois jours ensemble : leur parcours en auto pour se rendre au lycée ; la journée scolaire avec son lot d'humiliations pour le père ; la visite au médecin car Peter souffre d'un psoriasis aigu tandis que George, qui n'a aucune foi, est effrayé par son cancer ; la panne de voiture, ; le lendemain où la neige les empêche de rejoindre la maison. Toutes ces adversités forment l'arrière-plan à un rapprochement qui va jusqu'à la communion entre le père et le fils qui est intimement lié à lui, l'aime et le voudrait plus digne et plus respecté.

Commentaire

C'est une oeuvre inspirée de la légende de Chiron. Updike, un peu à la manière de Joyce dans “*Ulysse*”, réussit à présenter une vision intégrée du récit mythologique et de la réalité américaine dans la banalité du quotidien (celui de son enfance en Pennsylvanie au temps de la guerre, tandis qu'à travers George, il rendit un hommage mélancolique à son père). La scène où Caldwell se métamorphose en centaure n'est pas sans rappeler “*Rhinocéros*” d'Ionesco.

Updike prit cependant bien des libertés avec la légende : Poséidon est un «*vieux matelot sénile*» qui ne rêve que de pornographie, et Zeus-Zimmerman n'est qu'un «*casse-pieds libidineux*» qui pelote les jeunes étudiantes. La mythologie est donc démystifiée, abaissée au niveau de l'anecdotique et de l'humain. Mais, inversement, Vera Hummel, surprise toute nue dans le vestiaire, apparaît aux yeux de Caldwell transfigurée en Vénus. Les rapports entre le mythe et la réalité sont donc à double sens.

“*Le centaure*” se situe entre le profane et le sacré, entre le réel et l'imaginaire. Cette dualité de registres, cette position médiane de l'oeuvre trouvent leur fondement dans la portée métaphysique qu'Updike voulut donner à son livre, et qui nous est suggérée par l'épigraphe de Karl Barth : «Le ciel est la création que l'homme ne peut concevoir ; la terre la création concevable ; lui-même, une créature qui se situe à la limite de l'un et de l'autre.» Caldwell apparaît comme l'intercesseur entre ces deux mondes : il est le dieu qui se fait homme pour expier les péchés des humains. À l'image de Chiron se superpose aussi l'image du Christ. À la vision mythique et mystique de Caldwell s'oppose la vision, tantôt réaliste, tantôt poétique, de Peter. Les deux hommes possèdent un pouvoir de métamorphose qui leur permet de fuir la réalité décevante pour se réfugier dans l'imaginaire. Ce que Caldwell trouve dans le mythe, Peter le recherche dans l'art. Les deux démarches procèdent d'une même impulsion : transcender le temps.

Un troisième point de vue est donné par une notice nécrologique sur Caldwell qui, placée au centre de l'ouvrage, permet de mesurer la distance qui sépare la vision journalistique de l'expérience vécue par le père et le fils.

Ce roman, bien que peut-être trop concerté, trop calculé, est, par sa visée théologique et sa construction romanesque, l'oeuvre la plus ambitieuse d'Updike. Il a su intégrer la diversité des éléments mythologiques à la trame réaliste, a donné la démonstration d'un talent de brillant romancier.

Il obtint le "National book award", l'un des deux plus grands prix littéraires américains.  
La traduction en français par Laure Casseau obtint en 1965 le prix du meilleur livre étranger.

---

---

Avec "*Le centaur*", John Updike accéda à la notoriété internationale, et vit sa carrière définitivement lancée.

---

---

**"Telephones poles"**  
(1963)

Recueil de poèmes

---

---

**"Olinger stories"**  
(1964)

Recueil de nouvelles

Commentaire

Updike y évoqua la Pennsylvanie de sa jeunesse, les angoisses de l'adolescence, Olinger représentant la localité de Shillington.

---

---

En 1964, à l'âge de trente-deux ans, John Updike fut le plus jeune écrivain jamais élu membre du "National institute of arts and letters".

Il fit, pour le gouvernement des États-Unis, un voyage en Union soviétique, Bulgarie, Roumanie et Tchécoslovaquie.

Il publia :

---

---

**"Of the farm"**  
(1965)

**"La ferme"**  
(1968)

Roman

Dans une vieille Citroën, Joey Robinson, un publicitaire de trente-cinq à Manhattan, retourne dans la ferme de son enfance où habite encore, seule, sa mère, qui en est maintenant responsable. Il est accompagné de sa nouvelle femme, Peggy, et de Richard, le fils de celle-ci qui est âgé de onze ans. Peu d'événements surviennent au cours de ces trois jours, mais une fine trame psychologique commande les relations du quatuor, et on sent sourdre toute une gamme d'allusions, de confessions, de querelles et de pardons, qui donne à croire au lecteur que la réalité de la ferme de Pennsylvanie n'est pas plus vivante que l'apparence. Joey évalue le cours que sa vie a pris. Il est déchiré entre le passé et le présent, lesquels sont représentés respectivement par sa mère et son épouse. Dans sa relation avec elle, le délicat équilibre entre le sexe et l'amour est menacé par une dangereuse prise de conscience.

### Commentaire

John Updike fit preuve, dans ce livre particulièrement attachant, d'une discrétion malicieuse qui ajouta un nouveau registre à ceux qu'il avait su si habilement utiliser dans "*Coeur-de-lièvre*" ou "*Le centaure*".

Mais ce fut la fin de l'évocation très provinciale (et souvent partiellement autobiographique) de la Pennsylvanie.

---

### **"Assorted prose"**

(1965)

### Recueil de textes

On y trouve les premiers essais d'humour et de parodie, des chroniques pour le "New Yorker" intitulées "*Talk of the town*," la description de la dernière apparition du joueur de base-ball Ted Williams au stade du Fenway Park, plusieurs récits semi-autobiographiques à la première personne et de nombreuses critiques de livres.

---

### **"The Bulgarian poetess"**

(1965)

"*La poétesse bulgare*"

### Nouvelle

Henry Bech, écrivain juif américain, fait un voyage en Bulgarie où il rencontre la poétesse Véra qu'il voit comme «*la femme centrale*» qu'il a toujours voulu créer dans ses écrits qu'il résume dans un long exposé. Il médite sur l'amour, s'amusant à voir dans l'orgasme «*un parfait souvenir*». Alors que Véra lui a donné un des livres où elle a écrit qu'elle l'aime, à l'aéroport, en la quittant, il lui en donne un des siens où il a écrit son regret qu'ils soient «*à des côtés opposés du monde*».

### Commentaire

Pour cette nouvelle publiée dans le "New Yorker", John Updike obtint le prix O. Henry.

---

### **"The music school"**

(1966)

"*Les quatre faces d'une histoire*"

(1971)

### Recueil de nouvelles

### Commentaire

John Updike y reprit les thèmes qui lui étaient chers : enfance dans une petite ville de Pennsylvanie avec les amis, les on-dit, les folies, la solitude à un, à deux, à plusieurs, les insécurités traversées d'éclairs, les rêves à jamais perdus lorsque l'écrivain n'est pas là pour les faire soudain resurgir à la mémoire. Il donna toute sa mesure dans les pièces courtes, pleines d'ironie et de tendresse ou dans l'arabesque filée d'une longue phrase entrecoupée d'imprévus.

---

En 1966, Updike indiqua à "Life" : «*Mon sujet préféré est la petite ville américaine protestante.*»

---

**"Couples"**

(1968)

**"Couples"**

(1969)

Roman

Dans la petite ville imaginaire de Tarbox, riche banlieue de Boston, au Massachusetts, une dizaine de couples mariés partagent des obsessions sexuelles, se livrent à des échanges de partenaires. Piet Hanema et sa femme, Angela, sont les protagonistes principaux, mais il y a aussi les Whitman, les Thorne, les Constantine, les Saltz, les Appleby, les Smith. Ces couples se retrouvent à des «parties», vont de maison en maison chaque fois qu'ils en ont le loisir. Piet Hanema, un constructeur de maisons, est saisi par la peur de la mort à la suite d'un accident de voiture qui a été fatal à ses parents et qui lui a confirmé l'impuissance de la religion. Lui et Angela ont deux filles, mais l'apathie sexuelle d'Angela et la constante compagnie d'autres femmes, l'ont amené à coucher avec plusieurs d'entre elles. Mais, engagé pour rénover la maison des Whitman, il noue une liaison avec Elizabeth «Foxy» Whitman, même si elle est enceinte. Quand elle est délivrée, leur liaison continue, et elle attend alors un enfant de Piet qui cherche à la faire avorter en recourant à son ami, le dentiste Freddy Thorne. Mais celui-ci demande de passer une nuit avec Angela, qui accepte mais engage une procédure de divorce parce que Piet a exigé cela d'elle. Comme Kevin Whitman a appris, de Georgene Thorne, qui avait été la maîtresse de Piet, la liaison de sa femme avec lui, il divorce lui aussi. Ainsi, Piet peut se remarier avec Foxy, et ils quittent Tarbox pour former ailleurs un autre couple.

D'autre part, chez d'autres couples, comme les Constantine et les Saltz, se font d'autres échanges de partenaires.

Commentaire

Plusieurs commentateurs, dont un journaliste du "Chronicle" d'Ipswich, affirmèrent que la ville fictive de Tarbox avait été basée sur Ipswich, ce qu'Updike nia dans une lettre qu'il envoya au journal.

Il avait voulu étudier les moeurs sexuelles des années soixante, quand la pillule libéra les femmes, que l'amour libre se généralisa, que l'irresponsabilité sexuelle fut permise, que fut atteint un niveau de promiscuité qui avait été inconnu des parents. Et il y mit beaucoup de précision. Il se fit «*le chroniqueur de l'adultère de banlieue*», «*un sujet qui, si je ne l'ai pas épuisé, m'a épuisé.*» «*L'adultère, a-t-il dit, est devenu une sorte de quête imaginative pour le succès d'un hédonisme qui rendrait l'être humain capable de jouir d'une vie qui autrement serait sans signification*». Il décrivit, sur le mode pornographique, la pratique de l'échangisme «soft». Aussi n'y eut-il pas, en ces années de liberté sexuelle, de roman qui fut aussi explicite dans son langage, aussi direct et abondant dans son évocation des activités sexuelles.

Ses personnages sont assez à l'aise financièrement pour pouvoir faire tout ce qu'ils veulent en dehors de leurs heures de travail, et ils sont assez cultivés pour pouvoir parler avec aplomb de politique intérieure et internationale, d'art, de célébrités, de religion et de relations interpersonnelles, et être de remarquables convives pour un dîner. Mais, comme ils s'ennuient terriblement et qu'ils manquent d'un centre moral, ils ne peuvent s'empêcher, confondant l'amour et le sexe, de se livrer à l'adultère et de changer de partenaires dans le dos l'un de l'autre.

Les intrigues secondaires accentuent la satire de la vacuité de l'adultère, montrent que les actes les plus privés deviennent publics. Cela confirme l'idée de Thorne selon laquelle, la religion ayant failli à sa tâche, le sexe est devenu la nouvelle religion, la façon dont les gens s'humanisent les uns les autres, «*faisant une église l'un de l'autre*». Updike expliqua qu'il avait décrit des scènes très crues pour faire sortir le coït des chambres à coucher et le mettre au salon, le démythologiser, le montrer,

comme l'avait déjà fait D.H. Lawrence, comme une chose sainte, les intimes contacts humains pouvant seuls remplacer la perte de Dieu.

Et, en grand lecteur de Kierkegaard et de Karl Barth, il combina descriptions sexuelles et désespoir existentiel, car les couples ont fait tour à tour du sexe leur jouet, leur ciment, leur traumatisme, leur thérapie, leur espoir, leur frustration, leur revanche, leur drogue, leur principal moyen de communication et leur seul et pitoyable bouclier contre la conscience de la mort. Mais il ne porta pas de jugement moral sur ses personnages, et il se contenta, en romancier américain typique, de rendre leurs paroles et leurs actions plutôt que leurs pensées. Étonnamment, Piet est peu sympathique et les autres sont plus des fragments que des êtres complètement cohérents.

Le roman, coïncidant avec l'évolution des mœurs, connut un immense succès de scandale, devint un best-seller international. Le 26 avril 1968, Updike fit la couverture de "Time" avec ce titre : "The adulterous society".

---

---

***"Dance of the solids"***  
(1969)

Recueil de poèmes

---

---

***"Midpoint and other poems"***  
(1969)

Recueil de poèmes

---

---

***"Bech : a book"***  
(1970)  
***"Bech voyage"***  
(1972)

Recueil de sept nouvelles de 190 pages

Elles ont pour point commun Henry Bech, écrivain juif new yorkais dans la cinquantaine, vétéran de la Seconde Guerre mondiale, solitaire, vaniteux, corpulent, à moitié raté, à moitié célèbre, qui souffre constamment de pannes d'inspiration, qui est donc peu productif mais pourtant éventuel lauréat du prix Nobel. Peut-être un obsédé sexuel, il se montre du moins très intéressé par le deuxième sexe ; les femmes le trouvent fascinant et il en séduit quelques-unes. Et il voyage, donne des conférences.

---

---

***"Foreword"***  
***"Avant-propos"***

Bech écrit à son créateur auquel il fait des suggestions.

---

**“Rich in Russia”**  
“Bech en Russie”

Nouvelle

Bech donne une conférence sur le voyage qu’il a fait, cinq ans auparavant, en Russie. Il montre sa condescendance à l’égard des Russes et du «butin» de droits d’auteur qu’il a obtenu d’eux. Pourtant, il en fit l’étalage et, dans un mouvement d’ironie superbe, dilapida les roubles durement gagnés parce que le Capital doit triompher. Il injuria les écrivains russes quand il leur dit que son écrivain russe préféré est Nabokov. Il se moqua du tableau d’une turbine qu’on lui avait présentée comme un chef-d’œuvre. On lui avait donné une traductrice, Kate, dont il se rendit compte qu’on s’attendait à ce qu’il couche avec elle.

---

**“Bech in Rumania”**  
“Bech en Roumanie”

Nouvelle

Bech voit la Roumanie comme la tanière de Dracula et non comme un endroit où les écrivains pourraient perdre leur liberté en insistant sur la vérité. Il ne connaît le pays qu’à travers ce que les officiels lui en disent. Le seul écrivain roumain qu’il connaisse est Ionesco. Son manque d’intérêt le rend ironique à l’égard des écrivains roumains comme de son guide, Petrescu, se moquant de son accent. Il est pris d’angoisse quand il est conduit à travers les rues par un chauffeur apparemment fou. Il ne voit aucune importance dans sa rencontre avec celui qu’un Américain appelle «le plus chaud écrivain rouge de ce côté de Soljénitsyne».

---

**“The Bulgarian poetess”**  
“La poétesse bulgare”

Nouvelle

(voir plus haut)

---

**“Bech takes pot luck”**  
“Le “voyage” improvisé”

Nouvelle

Aux États-Unis, lors de ses vacances, Bech rencontre Wendell, un de ses anciens étudiants qui l’idolâtre. Il est devenu un pompeux et lénifiant littéraire parfaitement détestable, qui écrit un roman à partir du film tiré d’*“Ulysse”* de Joyce, film que Bech n’aime pas. Il souhaite initier son maître à penser, qui est hermétique à la drogue, qui vomit après trois bouffées de marijuana, aux bienfaits du LSD qui devrait lui ouvrir de nouveaux territoires d’écriture. Mais Bech est pris dans des affres sentimentales, du fait de sa maîtresse, Norma Latchett, qui est anguleuse et âpre, névrotique et pleine de charme, puérite et épuisante. Or Wendell se montre intéressé par elle. Se croyant sous l’effet du LSD, Bech imagine qu’elle est partie coucher avec Wendell. Mais il se rend compte seulement après que Wendell a détruit le LSD.

### Commentaire

La nouvelle fut, pour Updike, l'occasion de se moquer des écrivains de la «beat generation» qui étaient férus de nouvelles techniques d'écriture induites par des substances hallucinogènes prohibées. Bech est d'une autre génération, pas un titan de la littérature, mais assez vieux pour voir passer cette nouvelle génération et la juger avec toute la bienveillance et l'ironie qui lui sied.

---

**"Bech panics"**  
*"Bech pris de panique"*

### Nouvelle

Bech est maintenant lié à la sœur de Norma, Bea, qui est simple et saine, douce et maternelle mais épuisante aussi. Lui, qui refuse de donner des conférences à l'université Columbia qui se trouve à deux stations de métro de chez lui, accepte une résidence éphémère dans une université féminine de Virginie. Se voyant «*comme un apôtre parmi les Gentils*», il souhaite «*en finir avec Scarlett O'Hara*». Devant cette «*fertilité amassée*», il se sent comme un extraterrestre. Au lieu de s'en prendre à Scarlett O'Hara, il promet à une administratrice de juger un concours de poésie. En même temps, revient l'assaillir sa vieille peur de la mort, et il subit une grave atteinte à sa foi en sa valeur comme écrivain et en la valeur de l'art lui-même. Il se jette sur le sol pour demander pitié à un univers indifférent.

### Commentaire

Hors de ses terrains connus, l'écrivain se conduit à la fois en charmeur déroutant et en enfant apeuré, infantilisé par ses pulsions aventureuses et certainement sexuelles.

---

**"Bech swings?"**  
*"Bech parmi les lions"*

### Nouvelle

Invité à Londres par son éditeur anglais, Bech se prête aux manœuvres mondaines habituelles, cocktails et plus si affinités. Aussi un écotier londonien le présente-t-il comme un «*swinger*» (un noceur). Il se fait alpaguer par un apprenti journaliste, qui l'accable d'éloges et souhaite l'interviewer. En fait, il cherche à le faire se compromettre. Objet d'une plaisanterie, il se rend compte qu'il est devenu comme un de ses personnages. Cependant, il lui parle de sa conception de la fiction qu'il voit comme un équivalent de la réalité.

---

**"Bech in heaven"**  
*"Bech entre au paradis"*

### Nouvelle

Quand il avait treize ans, la mère de Bech lui avait fait visiter une académie ressemblant à l'"Académie américaine des arts et des lettres". Quarante années plus tard, il est reçu dans cette académie et est accueilli par les écrivains qu'il avait vus auparavant et qu'il croyait morts depuis longtemps. Il a atteint le paradis. Est donnée une pseudo bibliographie d'Henry Bech qui a été apprécié de critiques comme Norman Podhoretz (qui s'étaient montrés hostiles à Updike !)

---

---

## Commentaire sur le recueil

Au fil des nouvelles, Henry Bech, dont le point fort n'est pas la sagesse, qu'on peut rapprocher du Humbert Humbert de "*Lolita*" de Vladimir Nabokov, devient un personnage indispensable et sûrement fondamental. Il est aux antipodes de son auteur : l'un est juif (un composite de N. Mailer S. Bellow, A. Portnoy, I.B. Singer, H. Roth, D. Fuchs, et J.-D. Salinger), l'autre «wasp» ; l'un est un écrivain bloqué, l'autre un écrivain prolifique. Cet anti-alter ego d'Updike, qui représente le versant satyrico-comique de sa prose multiforme, illustre bien sa conviction que «*pour un roman il faut bien quelque chose au-delà de l'autobiographie pour stimuler l'écrivain*».

Transposé en dehors de son milieu naturel, Manhattan, montré en action, c'est-à-dire faisant tout sauf écrire, tombant dans une série de comédies des erreurs, de contrariétés et de malentendus, Bech se promène durant les années soixante, qui virent la convergence d'une libération des mœurs sans précédent dans les sociétés occidentales et, en même temps, le durcissement d'un conflit idéologique entre capitalisme et communisme, entre l'Ouest et l'Est, entre les États-Unis et l'Union soviétique, et enfin entre deux conceptions de l'art, l'une au service de l'idéologie, l'autre au service d'elle-même. Mais le voyage en Russie, Bulgarie et Roumanie est aussi l'occasion d'une truculence sèche, de rencontres improbables, et d'une vision réfléchie de ce qu'on demande à l'artiste, de ce que la société veut de lui. Updike profite des voyages de Bech pour définir la place d'un écrivain dans la société et l'image qu'elle se fait de lui. En tant qu'incarnation des États-Unis, Bech se doit de rencontrer les écrivains dissidents des pays qui l'accueillent, et ces rencontres sont, bien entendu, soigneusement organisées par le pouvoir en place. Peu importe le pays, l'écrivain est toujours en représentation, jamais libre d'être lui-même, toujours en porte-à-faux par rapport aux attentes de la société qui veut se refléter en lui mais dont la seule vanité émerge. On le voit dans "*Bech parmi les lions*" où il trouve l'occasion d'exposer sa conception de la littérature, en rajoutant pour les besoins du cadre dans lequel ces propos sont formulés, nous enseignant qu'il n'y a peut-être rien de pire qu'un écrivain en représentation. Bech rejoint la galerie des personnages dont on aimerait lire les œuvres fictives, rien que pour voir si ça en vaut le coup.

L'humour de cette satire est constant mais toujours d'une grande subtilité. Il y a quelques bons traits d'un bon humour juif qui fait penser à celui de Woody Allen. Les scènes de relation avec les femmes sont très amusantes.

La prose est sèche, sans ornement inutile à part dans les envolées lyriques de Bech qui en accentuent le contraste.

Henry Bech allait être un autre personnage récurrent.

---

**"Rabbit redux"**

(1971)

**"Rabbit rattrapé"**

(1973)

### Roman de 500 pages

En 1969, Rabbit a trente-six ans et, revenu chez lui, dans la petite ville de Brewer en Pennsylvanie, est ouvrier typographe, amer et épuisé. L'athlète ailé a pris du ventre, trouvé un équilibre précaire dans la résignation. Mais le monde change autour de lui. Sa petite ville de stuc et de béton se dégrade en même temps que se défont les règles auxquelles il avait tant bien que mal plié sa vie, qu'il se rend compte que ses certitudes n'étaient que masques. Son métier est périmé. Sa femme, qui s'ennuie et boit, prend un amant et retrouve un peu de sa joie de vivre. Quand elle le quitte, le laissant seul avec son fils, Nelson, Harry se trouve désemparé : quelque chose lui échappe, la marche du monde lui est devenue totalement étrangère.

D'autre part, alors qu'il en était venu à admirer cette force qui l'a brisé : les États-Unis, qu'il est devenu «*un brave gars raciste et impérialiste typique*», à l'image de tous les Américains de la classe

moyenne, cette année-là, le pays est engagé au Vietnam et quarante mille soldats y sont déjà morts. La contestation enflamme les universités et le système économique subit l'inflation. Le mouvement afro-américain des droits civiques s'amplifie et, à l'assassinat de Martin Luther King, succède celui de Robert Kennedy. La décennie qui s'achève est une période d'incertitude et de doute : tensions raciales, liberté sexuelle, drogue, violence, aliénation de la jeunesse, perte d'emplois. En juillet, les premiers pas de Neil Armstrong sur la Lune ne cachent rien du renversement des valeurs traditionnelles.

Alors, se dit Rabbit pourquoi ne pas se mettre à l'unisson du dérèglement universel? Or son chemin croise celui de Jill, une frêle adolescente de la haute bourgeoisie qui est en fuite, et celui de Skeeter, un jeune soldat noir démobilisé qui est recherché par la police. À la fois fasciné et dégoûté, troublé, Rabbit les héberge. Pendant plusieurs semaines, ils s'adonnent à l'amour libre, à la drogue et à des discussions politiques. Rabbit se laisse glisser jusqu'à ce que la crainte du monde vienne le rappeler à l'ordre. Au final, l'unité de cette nouvelle famille est réconfortante mais désastreuse.

### Commentaire

Le héros de *"Rabbit run"* fait face aux troubles sociaux et politiques que connaissent les États-Unis dans les années soixante ; il traduit la confusion et l'ambivalence d'Updike à leur égard. Avec ce héros si attachant, il nous touche et nous étonne ; en Skeeter, il dépeint un déconcertant et effarant jeune Noir, à la fois prédicateur inspiré de religiosité rudimentaire et imbibé de drogue, plein d'illusions, de grandeur et de colère, d'indignation et de rage.

Le style de John Updike est limpide et facile. Les dialogues sont vifs, parfois émaillés d'un beau vocabulaire trivial qui nous rend plus vivant l'impétuosité des désirs sexuels ou des colères noires de ses personnages.

---

---

### ***"Museums and women and other stories"***

(1972)

*"Des musées et des femmes"*

(1975)

### Recueil de nouvelles

---

---

### ***"Museums and women"***

*"Des musées et des femmes"*

### Nouvelle

Adam, le narrateur, est d'abord un enfant qui visite le musée local avec sa mère. Il admire différents objets, mais arrive devant quelques *«étranges petites statues»*, principalement des nus classiques, qui le fascinent tant qu'il voudrait pouvoir les toucher, se fondre avec elles. Mais il ressent la présence de sa mère en arrière-plan. Puis, parmi un groupe d'enfants qui visitent aussi le musée, il remarque une petite fille.

Plus tard, c'est encore dans un musée qu'il rencontre celle qui allait devenir sa femme, l'ayant touché par sa vulnérabilité.

Enfin, une troisième femme est une sculpture qui lui rappelle les *«petites statues»* de son enfance.

### Commentaire

La nouvelle contient une des meilleures tentatives pour montrer comment une oeuvre d'art peut entrer par vos yeux et se déplacer le long de vos nerfs jusqu'à vous permettre la plus profonde compréhension.

---

**“During the jurassic”**  
“Au temps du jurassique”

Nouvelle de 9 pages

Dans le volcanique paysage du jurassique, une réception mondaine a lieu chez des monstres préhistoriques. On y voit se déployer la jalousie, l'adultère, la haine et la fausseté. Les dinosaures montrent une passion pour l'immensité qui doit les conduire à leur rapide extinction.

Commentaire

Updike construisit soigneusement un monde préhistorique. Mais les propos qu'il entremêle à l'intrigue portent sans aucun doute sur notre société. Notre très humain péché de fierté, de même que notre inévitable chute sont reflétés par la conduite et le sort des dinosaures. L'auteur procéda donc à cette juxtaposition avec un humour ultimement troublant.

Cette nouvelle de science-fiction figura dans l'anthologie “*Détours dans les ténèbres*”.

---

Commentaire sur le recueil

C'est peut-être le meilleur recueil de nouvelles d'Updike.

---

En 1973, Updike visita l'Éthiopie.

---

**“Cunts”**  
(1974)

Poème de 65 pages

«Cunt» signifie «con», «vagin». Updike donna dans son poème une image de la sexualité très étonnante. S'il utilisa le mot «cunt», qui est habituellement dégradant, il caractérisa cet organe génital féminin d'une façon très positive, comme une belle chose, spécialement quand il le qualifia de «*glad tunnel of life*» («heureux tunnel de vie») en référence avec la naissance qui est probablement la plus belle et la plus gratifiante expérience qu'une femme puisse vivre. Le lecteur est ainsi rempli de respect pour le corps de la femme.

Commentaire

Le poème fut écrit comme contribution au lancement d'une revue de poésie appelée “The swingers life club”, les autres contributeurs étant, en particulier, Charles Bukowski, Richard Hugo, Gil Orlovitz, Robert Lax, Stuart Dybek.

Il en fut donné une édition limitée à 450 exemplaires.

---

**"Separating"**  
(1975)

Nouvelle

Un jour de juin, Richard et Joan Maple, qui vivent dans une banlieue aisée où ils ont une grande maison, un court de tennis, ont décidé d'annoncer à leurs quatre enfants adolescents leur décision de se séparer. Joan, dont ce n'est pas la décision mais qui s'y est résignée, voudrait le dire à chacun séparément, étant sûre que chacun réagira différemment. Richard voudrait le dire à tous ensemble, mais lui qui a certainement commis l'adultère, s'étant laissé tenter par une amie, Rébecca, se plie au désir de sa femme. Cependant, la nouvelle jaillit à un dîner célébrant le retour d'Angleterre de leur fille de dix-neuf ans. Et la décision est assez facilement acceptée par les enfants à qui on a présenté la séparation comme une expérience d'un été, et ils ne se soucient pas de savoir si un de leurs parents a commis l'adultère. Mais Richard est ému aux larmes parce que Joan leur parle de la situation avec calme. La discussion se termine sans qu'il ait été question des dispositions à prendre et sans que la vérité de la raison de la séparation n'apparaisse.

Commentaire

La nouvelle a été inspirée à Updike par son propre divorce. Elle parut dans le "New Yorker" le 23 juin 1975.

---

**"Buchanan dying"**  
(1974)

Pièce de théâtre

Sur son lit de mort, James Buchanan, qui fut le quinzième président des États-Unis (1857-1861), revoit sa vie privée (sa relation avec Anne Coleman qui, fille d'une riche famille alors qu'il était un avocat prospère mais d'origine rurale, ayant appris sa visite à d'autres femmes, rompit leurs fiançailles peu avant sa mort mystérieuse) et sa vie politique (bien qu'il désapprouvait l'esclavage, il laissa le droit aux États d'en décider ; ses manœuvres, souvent mal comprises et considérées comme timides, n'empêchèrent pas la sécession de la Caroline du sud et le déclenchement de la guerre).

Commentaire

Updike était fasciné par Buchanan qui était un Pennsylvanien mais un dirigeant moins connu et moins apprécié.

Il commença par écrire un roman et finit par un drame intime destiné à être lu et pas nécessairement représenté.

La pièce ne reçut ni d'éloges de la critique ni de succès commercial.

---

En 1974, John Updike se sépara, divorça en 1976 et se remaria, en 1977, avec Martha Ruggles Bernhard. Ils s'établirent à Beverly Farms (Massachusetts).

Il éprouva le besoin de sortir de son rôle de chroniqueur de la vie quotidienne américaine, en écrivant :

---

**“A month of sundays”**

(1975)

“Un mois de dimanches”

(1977)

Roman

Pour avoir succombé au péché de la chair et avoir commis l'adultère avec ses paroissiennes, un pasteur protestant, Thomas Marshfield, marié et père de deux enfants, a été condamné par ses supérieurs à se retirer dans une sorte de centre de repos et à rédiger ses confessions tous les jours pendant un mois. C'est l'occasion pour lui de raconter ses aventures et de retracer son cheminement spirituel. Les deux opérations sont liées : bien que décrites avec une précision qui frise la pornographie, les aventures sexuelles prennent une dimension théologique. Qu'il s'agisse de la voluptueuse organiste, Alicia, qui lui apporta la révélation de la volupté ; de la douce Mrs. Harlow, «*cette créature de paradis*», ou de la sévère Mrs. Prynne, la connotation religieuse est toujours présente. Quant à toutes les paroissiennes, accourues des confins de son diocèse pour confesser leurs souffrances conjugales, n'était-ce pas sa mission sacerdotale de les reconforter et d'exaucer leurs vœux? Dans cette perspective, les chutes successives du pasteur seraient en fait les degrés qui l'auraient élevé à une spiritualité plus grande.

C'est dans le Nouveau Testament qu'il trouva le fondement de cette théologie de la sexualité : le mariage, selon les Évangiles, ne serait qu'une étape préalable au sacrement de l'adultère. Les textes sacrés le prouvent : en dépit du septième commandement, l'adultère fait partie de l'humaine condition. Généreux, Thomas aurait même aimé que sa femme atteigne à l'extase sacrée de l'adultère, et il essaya de la pousser dans les bras de Ned Bork, son assistant.

Le récit de ces amours adultères est ponctué par quatre sermons, inspirés de Karl Barth, Paul Tillich et Pascal, qui constituent la charpente théologique du roman. Si le premier sermon, fondé sur une exégèse très particulière de la Bible, apparaît comme une défense et illustration de l'adultère, les autres (sur les miracles de Jésus-Christ, sur la persistance de la foi, sur le mystère de l'existence) développent une théologie moins paradoxale mais finalement aussi équivoque.

Commentaire

C'est une nouvelle variation sur deux thèmes privilégiés dans l'oeuvre d'Updike : la sexualité et la religion. La sacralisation de l'adultère est le paradoxe central de ce roman qui se situe dans le droit fil de “*La lettre écarlate*” de Nathaniel Hawthorne, et fut le premier de ce qu'on a appelé «la trilogie de “*La lettre écarlate*”», la version Dimmesdale du roman. Il emprunte au roman de Hawthorne non seulement le thème mais aussi le nom de l'héroïne, Prynne, qui est ici celui de la surveillante de l'établissement de repos qui, convaincue par les sermons subversifs de Thomas, finit par sauter dans sa couche pour accomplir ce qu'elle considère être sa mission salvatrice. Il est aussi significatif que le nom de jeune fille de la femme du pasteur soit Chillingworth, le nom de l'époux ténébreux et frigidité de Prynne dans “*La lettre écarlate*”.

La position d'Updike est pour le moins ambiguë : d'une part, il intégra la révolution sexuelle des années 70 dans une théologie qui sacralise la sexualité en dehors du mariage, et en fit la voie royale du salut ; de l'autre, il n'arriva pas à se libérer d'une conception puritaine et par certains côtés misogyne de la femme. La femme américaine est présentée comme une créature insatisfaite, lubrique, impudique, nymphomane, frustrée, névrosée. L'acte sexuel même, sorte de synapse décrite avec une précision toute scientifique, est exécuté sans passion, sans désir, presque sans plaisir. Thomas apparaît dans ces ébats «amoureux» comme un observateur lucide, un voyeur distant de sa propre luxure.

Cet effet de distanciation, de «glaçage» par le regard, est renforcé par une technique narrative proche de celles de Joyce et de Nabokov, et une écriture qui ne cache pas son jeu.

**“Picked-up pieces”**

(1975)

**“La vie littéraire”**

(1979)

Recueil de critiques littéraires de près de six cent pages

---

---

**“Here come the Maples”**

(1976)

Nouvelle

Le jour du divorce, à l'hôtel de ville de Cambridge, Richard Maple se rappelle d'abord le moment du mariage qui eut lieu au même endroit, moment où, dans son émotion, il avait oublié d'embrasser Joan ; puis leur vie conjugale où il n'avait pas cessé de la blâmer, ce qui lui permet de se réjouir de lui rendre sa liberté, en profitant de la nouvelle loi qui permet le divorce «sans faute». Ensuite, chacun des époux converse avec son avocat. Enfin, le juge demande à chacun de jurer que l'échec de leur mariage est irréparable ; mais, quand Joan le fait, Richard sait qu'elle ne le pense pas. «*Le juge sourit et leur souhaita bonne chance.*»

---

---

**“Tossing and turning”**

(1977)

Recueil de poèmes

---

---

Toujours influencé par sa vie personnelle, John Updike poursuit son exploration des thèmes intimes avec :

---

---

**“Marry me : a romance”**

(1977)

**“Épouse-moi”**

(1978)

Roman de 400 pages

En 1962, après des années de vie conjugale conventionnelle, deux couples du Connecticut au seuil de la trentaine, riches et qui ont trois enfants chacun, les Conant et les Mathias, frôlent le drame et connaissent leur moment de vérité.

Jerry Conant, qui jouit d'une prospérité qui laisse son goût de l'activité insatisfait, cherche une aventure. Or s'offre Sally Mathias qui est lassée des infidélités de son époux. Ils passent quelques nuits ensemble, revivent une expérience charnelle exceptionnelle et y prennent un tel plaisir qu'insoucieux de ce qui les sépare ils veulent s'épouser. Leur flamme brûle le temps d'un été, pour bientôt vaciller et s'éteindre piteusement à l'automne.

En contrepoint se déroule en secret une aventure très raisonnable entre Ruth Conant et Richard Mathias, quelque temps rapprochés par l'ennui et l'indifférence de leurs conjoints. Mais Ruth est accablée par la situation et parvient à obtenir de Jerry qu'il accepte de ne voir Sally que jusqu'à la fin de l'été, temps où, s'il sera encore amoureux, elle lui accordera le divorce. Il accepte, au grand dam de Sally. Ruth pourra-t-elle préserver son mariage assez longtemps pour le sauver? Le dernier chapitre indique trois fins possibles.

### Commentaire

Les quatre personnages sont en quête d'eux-mêmes et d'amour, cherchent à tâtons leur voie dans le «*crépuscule de la vieille morale*».

On reste étonné que ces chassés-croisés se soient passés de façon si paisible en 1962, car ce ne serait plus le cas aujourd'hui.

---

---

En 1978, John Updike rompit avec ses thèmes familiers dans :

---

---

**'The coup'**

(1978)

**'Le putsch'**

(1980)

### Roman de 350 pages

Le colonel Hakim Ellellou, ancien président-dictateur de l'ex-colonie française de Noire, dans le Sahel, rebaptisée Koush, raconte comment il a lutté, au nom de sa double foi islamique et marxiste, pour sortir son pays désertique du sous-développement et le préserver du virus de l'américanisation (qu'il connaît bien pour avoir été étudiant aux États-Unis) et comment il a échoué et a dû s'exiler en France.

### Commentaire

Updike s'attacha à décrire le fonctionnement d'une dictature africaine.

Ce pays est en fait l'Éthiopie qu'il avait visitée en 1973, «Koush» étant son nom dans l'Égypte ancienne.

---

---

**'Problems'**

(1979)

**'La concubine de saint Augustin et autres histoires'**

(1981)

### Recueil de nouvelles

---

---

**'Augustine's concubine'**

**'La concubine de saint Augustin'**

### Nouvelle

Updike entremêle des citations des *"Confessions"* de saint Augustin avec l'évocation de sa relation avec une amoureuse carthaginoise qui lui donna un fils, Adeodatus, qu'il emmena avec lui à Milan. Après avoir étudié avec Ambroise, Augustin se convertit au christianisme et devint un saint.

### Commentaire

Updike suggère que l'amoureuse est, elle aussi, une sainte puisqu'elle rendit ceci possible par le rejet qu'Augustin fit d'elle, par la sublimation de son désir sexuel dans ses attaques contre les hérésies qui consolidèrent l'Église.

---

**“Too far to go”**

(1980)

**“Trop loin”**

(1986)

Recueil de 17 nouvelles

Commentaire

Les nouvelles, qui avaient été écrites entre 1956 et 1979, qui reflétaient les hauts et les bas du premier mariage d’Updike, étaient consacrées au couple des Maple, typique des couples mariés dans les États-Unis de la seconde moitié du XXe siècle : les débuts de leur amour à Greenwich Village ; son apogée avec leur déménagement rapide dans une banlieue de la classe moyenne supérieure où ils eurent quatre enfants ; son déclin avec leur séparation provisoire (dans “*Separating*” [voir plus haut] qui est la meilleure nouvelle du recueil ; enfin sa chute par le divorce dans “*Here come the Maples*” [voir plus haut]).

Dans les années soixante avaient cessé l’imposition des rôles masculin et féminin et la répression sexuelle des décennies précédentes, et était apparue une nouvelle sorte de liberté. Mais il y avait encore à payer un terrible prix de jalousie, de colère, de douleur. Cependant, le recueil montre que la vie continuait, que des positions étaient prises, que des mouvements étaient faits, et que les enfants étaient élevés, en dépit de tous les désagréments.

Les histoires sont racontées du point de vue du mari, et il est étrange qu’on n’ait pas une très claire vision de «*l’autre femme*» qui cause tant d’ennuis. Mais la véritable grande question qui plane sur ce mélancolique petit volume est de savoir pourquoi ces gens sont-ils si accrochés au sexe. Updike mit beaucoup de soin à montrer comment ils se soucient les uns des autres mais ne peuvent être satisfaits les uns par les autres. S’il n’offrait pas de réponses, il ne porta pas de jugement non plus. Essentiellement, il présenta un roman de moeurs qui illustre une époque et un style de vie particuliers.

Faible, confus, vacillant, souffrant fréquemment de quelque affection psychosomatique, Richard est un personnage qu’on n’a pas envie de défendre même si nous nous retrouvons en lui. Joan, qui est plus conservatrice, se sent prise dans une indignation qui lui paraît justifiée. Ensemble, ils alimentent leurs névroses réciproques jusqu’à ce que l’inévitable survienne.

Ce n’est pas un livre joyeux, mais il n’est pas tragique pour autant. Il semble qu’Updike ait écrit ces nouvelles d’analyse psychologique à partir de l’échec de ses propres relations, depuis lesquelles il avait évolué, mais qui lui laissaient une sorte de leur nostalgie, mélancolique.

Usant d’une langue simple qui est belle et raffinée, il explora de façon magistrale les émotions complexes qui surgissent d’un conflit marital et le stress qu’il peut produire sur les autres, spécialement les enfants. Les personnages, imparfaits comme tout être humain, sont si réels qu’il devient difficile de ne pas ressentir de vraie sympathie pour eux.

Les nouvelles furent la base d’un film pour la télévision qui fut diffusé par la chaîne NBC.

---

***"Rabbit is rich"***

(1981)

*"Rabbit est riche"*

(1983)

Roman

Rabbit a succédé à son beau-père comme concessionnaire d'automobiles Toyota. Malgré ses quarante-six ans, il s'obstine à courir, non plus après la gloire ni les certitudes précaires de l'amour et du plaisir, mais après les fantômes de sa jeunesse enfuie et des espoirs déçus. Cependant, repu et nanti, enlisé dans ses problèmes domestiques, le confort et la respectabilité, il a perdu tout esprit de révolte, s'accommode de son insatisfaction, pratique le golf et possède un appartement dans un condominium de Floride. Il se borne à lutter, avec un relatif succès, contre l'ennui, la peur de la vieillesse et d'une mort dont il commence à apercevoir le profil. En même temps que ses rêves, s'effrite le rêve d'une Amérique forte, fidèle aux mythes de son passé et de ses valeurs traditionnelles car il observe de son poste de télévision la prise d'otages américains à Téhéran.

Commentaire

En revenant à son personnage, John Updike renoua véritablement avec le succès et remporta trois des prix littéraires américains les plus prestigieux : le Pulitzer, l'"American book award" et le "National book critics circle award".

---

***"Bech is back"***

(1982)

*"Bech est de retour"*

(1984)

Recueil de sept nouvelles

Henry Bech est maintenant âgé de cinquante ans. Il réfléchit sur sa célébrité, parcourt le monde, épouse une épiscopaliennne divorcée, est reçu dans une importante société littéraire et écrit un roman fracassant qui devient un fugitif «bestseller».

---

***"Three illuminations in the life of an American author"***

*"Trois illuminations dans la vie d'un auteur américain"*

Nouvelle

Bech subit quelques-unes des avanies qu'on risque quand on est célèbre.

D'abord, il rend visite à Federbusch, un chasseur d'autographes à qui il a signé des livres depuis des années. Mais il se rend compte qu'il n'a collectionné ses œuvres que pour leur valeur en tant qu'investissement, et qu'il ne les a pas lues !

Puis il cherche ardemment une femme qui pourrait le consoler des efforts qu'il fait pour finir un roman ; il se fixe sur une femme qui lui rappelle la Lénore d'Edgard Poe ; mais elle n'est intéressée que par le littérateur et non par l'homme ; aussi son roman connaît-il un arrêt, et il reçoit le prix Melville accordé à l'écrivain qui a «*le silence le plus significatif*».

Enfin, sur une île tropicale où il se trouve avec une compagne, alors qu'il a à signer une masse d'exemplaires de son livre "*Brother pig*", il se trouve incapable d'écrire son nom.

---

**"Bech Third-Worlds it"**  
*"Bech fait le Tiers-Monde"*

Nouvelle

Bech connaît d'autres avannies en donnant des conférences dans des pays exotiques où il se heurte à différentes cultures.

Au Ghana, il demande : *«Avons-nous fait quelque chose de mal?»* alors que les villageois ont disparu à l'arrivée de la voiture de l'ambassade. À Cape Coast, il ne sait si le rire est amical ou hostile quand il définit un écrivain américain comme quelqu'un qui simultanément écrit et détient la citoyenneté américaine.

Au Vénézuéla, on lui dit qu'il est surveillé par des Indiens qui peuvent le voir *«beaucoup trop bien»*.

Au Kenya, on lui dit que ses livres pleurent mais que *«ce ne sont pas des larmes»*, et Bech pense qu'il a enfin trouvé un critique qui l'a compris.

À une conférence sur l'humour donnée en Corée, il voit un jeune poète satirique assailli par la police. Et une écolière lui tend cette note affligeante : *«Derest Mr Bech Mr Kim our teacher assined your stori on being Jewish in English clas it was my favrite ever I think you very famous over the world I love you.»*

Commentaire

Bech passe d'un pays à l'autre, d'un étonnement à l'autre, ses attitudes modérées et son goût pour un esthétisme conventionnel déplaisant à des auditoires politiquement engagés. Il se demande toujours ce qu'il fait face à des sociétés qu'il ne se soucie pas de comprendre, répondant à des questions auxquelles il n'avait jamais pensé.

---

**"Australia and Canada"**  
*'Australie et Canada'*

Nouvelle

À Toronto, Bech, interviewé par Vanessa, apprend que *«ses mots sont une coquille, un parapluie irréal»* ; sa compagne, Glenda, déclare vouloir un bébé de lui, ce qui lui fait désirer épouser sa maîtresse, Béa Latchett, dès son retour à New York.

À Sidney, il est soumis à deux guides, Hannah et Moïra, et à leur ami, Peter, qui a été l'amant de toutes les deux.

Les voyages-éclair de Bech dans ces deux pays aux antipodes se mêlent si intimement dans son esprit, sont si souvent juxtaposés par Updike dans le même paragraphe, que le récit à leur sujet se conclut par cette phrase : *«Bech monta dans l'avion (en Australia, au Canada) si hébété par le manque de sommeil qu'il fut à peine alarmé hardly quand l'appareil s'éleva dans les airs..»*

---

**'Holy land'**  
*'La Terre Sainte'*

Nouvelle

Bech, qui est en lune de miel en Terre Sainte avec Bea, ne cesse de se moquer du pays, de n'y voir que des détails triviaux, le juif errant qu'il est étant plus heureux à New York qu'en Israël qui, pour lui, est *«un ghetto avec des fermes»*. Au contraire, Bea, qui est épiscopaliennne, se pâme de religiosité. Ce désaccord est le même que celui qui sépare leurs conceptions du mariage.

---

**"Macbech"**

*"Macbech"*

Nouvelle

Bech se sent plus chez lui en Écosse où il a conduit Bea pour son anniversaire. Agréant avec lui qui y voit un paradis, elle est réticente quand il évoque les manœuvres par lesquelles au XVIIe siècle les pauvres furent privés de leurs terres.

Commentaire

Le titre est un jeu de mots sur *"Macbeth"*, pièce de Shakespeare dont l'action se situe en Écosse.

---

**"Bech wed"**

*"Bech épouse"*

Nouvelle

Bech s'établit, avec son épouse protestante, à Ossining, dans l'État de New York, et produit avec effort, termine, même contre son propre jugement, un «best-seller» d'un million de dollars, ce qui donne lieu à une satire du milieu de l'édition.

Commentaire

C'est une longue nouvelle où, le blocage de l'inspiration de Bech cessant, on découvre vraiment son monde intérieur, une sensibilité complexe, presque romantique.

---

**'White on white'**

*'Blanc sur blanc'*

Nouvelle

Une réception où il faut être tout de blanc vêtu est organisée pour célébrer Bech.

Commentaire

Updike parodia les fameuses «parties» en blanc et noir de Truman Capote. Parmi les invités, on reconnaît Joyce Carol Oates.

---

Le 18 octobre 1982, à la parution de *'Bech est de retour'*, John Updike fit de nouveau la couverture de "Time".

---

***“Hugging the shore”***

(1983)

***“Navigation littéraire”***

(1986)

Recueil de critiques littéraires de près de mille pages

Commentaire

Le livre obtint du succès, et John Updike reçut le “National book critics circle award”.

---

---

***“The witches of Eastwick”***

(1984)

***“Les sorcières d’Eastwick”***

(1986)

Roman

Dans les États-Unis des années 70, époque d’aspirations confuses, mal affranchie des tabous religieux, de la morale et du sexe, à Eastwick, petite station balnéaire dans l’État du Rhode Island, associée dès les premières pages au passé puritain de la Nouvelle-Angleterre, à des personnages comme Catton Mather et à Anne Hutchinson, trois femmes (Alexandra, qui sculpte de petites figurines de femmes nues, Jane, qui est violoncelliste, et Sulkie, qui est journaliste) défraient la chronique. Ces joyeuses divorcées, épanouies, qui entendent jouir de leur liberté et s’en donner à corps joie, sont redoutables, car elles ont des pratiques occultes, sont des sorcières. Alexandra a transformé son mari en poudre multicolore qu’elle garde en souvenir dans sa cuisine, Sulkie a métamorphosé le sien en napperon de plastique, et Jane a le sien suspendu dans sa cave et s’en sert, par petites pincées, pour relever ses philtres. Elles peuvent susciter l’amour, jeter un sort, déclencher l’orage. Nul homme, célibataire ou marié, plombier, professeur ou pasteur, n’est à l’abri de leurs désirs. Elles exercent sur eux et sur leurs concurrentes leur charme, leur perversité, leurs pouvoirs magiques. Elles s’épaulent pour atteindre leurs buts, et échangent généreusement leurs partenaires.

C’est alors qu’arrive de New York Darry Van Horne, homme séduisant, mystérieux et richissime. Il s’installe dans une des plus vieilles demeures du village et invite les trois luronnes à venir se baigner dans son «jacuzzi» aux eaux chaudes et bouillonnantes. Elles tombent sous le charme et l’emprise de ce personnage diabolique qui les entraîne à goûter aux plaisirs sexuels les plus variés.

L’histoire bascule alors dans le tragique. Le pasteur est tué par l’explosion d’une bombe de sa fabrication ; Clyde Gabriel, le rédacteur en chef sexagénaire ensorcelé par Sulkie, tue son épouse à coups de tisonnier et se pend. Jenny, sa fille, jeune adolescente, succombe au charme pervers de Van Horne et l’épouse. Mais les trois femmes, jalouses de celle qui avait été leur disciple et qui est devenue leur rivale, confectionnent une effigie à son image et lui percent le cœur. Peu après, Jenny meurt d’un cancer. Van Horne quitte alors le village, emmenant avec lui sa dernière victime, le frère de Jenny.

Commentaire

Dans cet espiègle roman, le plus sulfureux de ceux qu’il ait écrits, John Updike sembla renouer, mais sur un mode parodique, avec le roman gothique.

Il fit aussi la chronique, féroce et sarcastique, d’une petite ville américaine au cours des années 70, prise dans le mouvement d’émancipation de la femme et partagée entre la course effrénée aux plaisirs sexuels et un puritanisme fondamental.

Il décrivit son œuvre, où les trois héroïnes sont engagées dans la lutte pour leur émancipation, comme une tentative pour «mettre les choses au point avec ce qu’on peut appeler mes détractrices

féministes», se défendit contre les elles en déclarant : «*Les sorcières d'Eastwick* fut une tentative très déterminée d'écrire au sujet des femmes qui ont en quelque sorte des carrières, puisqu'elles sont des sorcières professionnelles, qu'elles sont actives et dynamiques, bien plus dynamiques que les hommes.» Mais il ne fit que susciter de vives critiques de leur part. Et on peut en effet se demander si sa réduction du mouvement féministe à une recherche effrénée des plaisirs sexuels n'est pas la marque d'une misogynie obsessionnelle.

Il poursuivit encore sa méditation sur le mal dans une société qui ne croit plus en Dieu, laissant le champ libre à Satan et à ses sorcières.

Le roman fut une des œuvres d'Updike les plus populaires.

En 1987, l'auteur ayant collaboré au scénario, il fut adapté au cinéma par George Miller, avec Jack Nicholson, Cher et Susan Sarandon,.

---

**'Facing nature'**

(1985)

**'La condition naturelle'**

(1988)

Recueil de poèmes

---

**'Roger's version'**

(1986)

**'Ce que pensait Roger'**

(1988)

Roman

Le narrateur, Roger Lambert, cinquante-trois ans, travaille dans une petite ville universitaire de la Nouvelle-Angleterre. Ancien pasteur, il est devenu professeur de théologie après avoir quitté sa première femme pour sa maîtresse, Esther, avec qui il vit depuis maintenant quatorze ans. Sa vie prend une nouvelle direction lors de la visite de Dale Kohler, étudiant en informatique de vingt-huit ans. Grâce à lui, il fait la rencontre de sa nièce, Verna (fille de sa demi-sœur, Edna, dont il n'a plus de nouvelles depuis des lustres) qui habite près de chez lui. Mais Kohler veut surtout son appui pour obtenir une bourse de la faculté. Il désire prouver l'existence de Dieu par l'informatique en le faisant apparaître sur l'écran et démontrer par ses calculs qu'il a vraiment créé l'univers. La ferveur du jeune scientifique est contrée par le scepticisme du théologien : «*Pour ma part, je dois avouer que, tant sur le plan esthétique qu'éthique, votre idée me paraît parfaitement répugnante. Esthétiquement, elle décrit un Dieu qui intellectuellement se laisse piéger, et éthiquement elle élimine la foi de la religion, elle nous prive de notre liberté de croire ou de douter. S'il existe un Dieu que l'on pourrait prouver, toute la chose en devient immensément, disons, inintéressante.*» Esther a une liaison avec Dale pendant que Roger vit une relation conflictuelle avec sa nièce. Cette jeune femme qui vit seule avec un enfant de dix-huit mois incite son oncle à la séduire, et il ne peut résister à la tentation de faire l'amour une fois avec elle. À la fin, Lambert et sa femme adoptent l'enfant de Verna pendant que Dale Kohler, de son côté, abandonne un peu dépité son projet «sacrilège».

Commentaire

À côté de son habituelle étude des couples, Updike interrogea dans ce roman les limites des sciences en les confrontant à la religion, opposant la réalité des faits aux zones grises où notre savoir risque de déraiser, incapable de résoudre certains problèmes fondamentaux ayant une valeur ontologique. Encyclopédiste, il ne lésina pas sur les disciplines convoquées. Aussi *'Ce que pensait Roger'* risque-

t-il de perdre parfois le néophyte peu instruit en matière de science. Mais Updike parvint à faire oublier la thèse lorsqu'elle risquait de s'alourdir. Par une série de glissements contrôlés, il passa de la théorie des quanta aux événements les plus prosaïques. Tout se retrouve sur le même plan et l'intérêt tient aussi à ce télescopage constant de l'anodin et du grandiose. Entre les discussions sur la conscience et la description d'une décharge urbaine, il ne semble pas y avoir de hiérarchie, une même activité plutôt, une même volonté de voir et de penser le monde où convergent différentes manières d'interroger le sens de la fin.

Le roman, dont le décor rappelle celui d'autres romans d'Updike, se déroule à l'époque de la réélection de Reagan alors que le patriotisme se conjugait avec le messianisme (le président ne s'opposa-t-il pas aux Soviétiques en parlant de «*l'empire du mal*»?). Il s'agit d'un moment clé au plan des transformations des valeurs. Les années quatre-vingt rapprochèrent singulièrement la population de la fin du millénaire, avec ce que cela suppose de fantasmes apocalyptiques, en même temps qu'elles amorcèrent l'ère de la virtualité avec la multiplication des réseaux et des possibilités de l'informatique, à la portée de tous. Cette époque de fin des certitudes (disparition des grands blocs sur le plan politique, critique radicale des «*canons*» esthétiques et moraux, remise en question de l'idée d'objectivité, même en science, etc.) conduisit à un éclatement de l'homogénéité culturelle (et à la venue, dans une certaine mesure, d'une nouvelle Renaissance). Cela provoqua en réaction une multiplication des vérités et des croyances reposant sur la nécessité ou la crainte de la Fin.

Ce roman non conventionnel, le second de la trilogie de «*La lettre écarlate*» (Roger étant la version de Roger Chillingworth, le mari d'Hester Prynne), est aussi une charge contre le féminisme.

Il eut du succès. L'auteur et critique Martin Amis y vit «*presque un chef-d'œuvre*».

---

---

**“Trust me”**

(1987)

“Confiance, confiance”

(1989)

Recueil de 22 nouvelles

---

---

**“Trust me”**

Nouvelle

Un enfant est incité par son père à sauter dans l'eau d'une piscine. Il lui dit : «*Fais-moi confiance !*» Plus tard, devenu adulte, il est incité à prendre du haschich par son fils adolescent qui lui dit à son tour : «*Fais-moi confiance !*».

---

**“The wallet”**

Nouvelle

La perte de son portefeuille par un homme âgé lui apparaît comme une annonce de sa mort.

---

**“More stately mansions”**

Nouvelle

Un mari trompé observe son rival alors qu'il sombre dans l'alcoolisme, qu'il est abandonné comme il le fut lui-même.

---

### **“Death of distant friends”**

#### Nouvelle

Le narrateur parle des morts de deux personnes et d'un chien auxquels il était lié avant son divorce et pendant la période où il fut entre ses deux mariages. Il se souvient que ce temps en fut un de désarroi qui l'envahissait complètement.

La première personne qui mourut était un homme nommé Len, un fervent baptiste qui possédait une quincaillerie, avec lequel il jouait au golf quand il était marié et après qu'il eut quitté sa femme, parties de golf qui avaient été pour lui un refuge à l'écart des femmes, des enfants frappés, des avocats solennels, des vieilles connaissances pleines de désapprobation.

La seconde personne qui mourut était une vieille fille nommée Miss Amy Merrymount, qui avait fait entrer dans son cercle de thé le narrateur et sa femme, aimant celle-ci qui lui faisait la lecture. Quand le narrateur quitta sa femme, Miss Merrymount déclara : « *Vous avez fait une chose affreuse* ».

Le chien, Canute, était un «golden retriever» que le narrateur avait acquis quand ses enfants étaient encore petits. Peu de temps avant qu'il meure, la fille du narrateur le mena rendre visite au narrateur et à sa nouvelle femme dans leur maison. Le chien la snoba, mais elle sembla apprécier de rencontrer une résistance, sa position dans le monde étant ainsi confirmée. Quelques jours après la visite, Canute disparut, et fut trouvé mort d'une crise cardiaque dans les marais proches de l'ancienne maison du narrateur. Celui-ci sentit que finalement il ne resterait plus personne pour se souvenir de l'être malheureux qu'il fut entre ses deux mariages.

---

### **“Leaf season”**

#### Nouvelle

Comme chaque année, pour le week-end du “Columbus day”, quatre familles de Boston, les Neusner, les Tyler, les Maloney et les Englehardt, rendent visite à leurs amis, Marge et Ralph Tremayne, dans leur maison du Vermont. Les couples sont dans la jeune quarantaine. Il y a dix-sept enfants. Les hommes ont à couper du bois et les femmes s'occupent des repas. Les visiteurs dorment dans des dortoirs, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes. Ils font des promenades pour admirer les feuilles, jouent au «softball» et au volleyball, boivent, font du bridge. On sent une certaine tension sexuelle parce que Deborah Neusner a eu une liaison avec Lee Englehardt quelques années auparavant, tandis que Josh, le mari de Deborah, est intéressé par la femme d'un autre et que Ralph une nuit ne dort pas avec Marge. Le week-end est plein de commérages, chacun semblant en savoir beaucoup sur tous les autres. Et on découvre que presque chaque époux et épouse a été infidèle et le sera encore, une sombre «vérité» qui se fait jour constamment à travers des surfaces souriantes et aimables.

#### Commentaire

Updike expérimenta la narration à la première personne du pluriel.

---

### **“Pygmalion”**

#### Nouvelle

Pygmalion manipule Gwen, sa seconde femme, afin qu'elle ait les qualités de Marguerite, la première, qu'il continue d'aimer. Il atteint son but, mais à la fin échoue parce que sont suscités aussi les défauts

de Marguerite. Il se rend compte alors qu'il ne sera jamais heureux tant qu'il n'acceptera pas les gens tels qu'ils sont, avec leur qualités et leur défauts.

---

***"Killing"***

Nouvelle

Une jeune femme nommée Anne a placé dans une maison de santé son père, qui est mourant, inconscient, et décide de l'y laisser plutôt que de le mettre dans un hôpital où il serait nourri par intraveineuses. Le médecin lui assure qu'elle a agi sagement, car cela ne ferait que prolonger sa vie ; mais elle est bourrelée par la culpabilité, convaincue qu'elle a tué son père.

---

***"Slippage"***

Nouvelle

---

***"Unstuck"***

Nouvelle

Le narrateur et sa femme, qui sont nouvellement mariés et connaissent quelques difficultés dans leur relation, s'emploient ensemble à dégager la neige où leur voiture a été enfouie par la tempête de la nuit. Il est étalagiste dans un grand magasin et a trente kilomètres à parcourir pour aller à son travail. Il pousse tandis qu'elle tient le volant, faisant aller la voiture tantôt en avant, tantôt en arrière, et il est clair que ce mouvement est une puissante métaphore sexuelle. Finalement, la voiture est dégagée, et cette libération augure bien de la suite de leur relation.

---

***"Still some use"***

Nouvelle

Foster aide son ex-femme à nettoyer le grenier de la maison qu'elle est en train de vendre, la maison où leurs fils, maintenant âgés de vingt-deux et dix-neuf ans, ont grandi. Ils trouvent des douzaines de jeux brisés qu'ils jettent par la fenêtre dans le camion que le plus jeune fils conduira à la décharge. Cela rend Foster triste. Ses propres jouets d'enfant sont encore dans le grenier de sa mère, et s'il n'eût été du divorce, ces jeux n'auraient jamais été dérangés. Mais son ex-femme reste indifférente. Un ami de Foster survient, et ils boivent de la bière dans la cuisine. Foster sort à l'extérieur où son fils ramasse les morceaux qui sont tombés à l'écart du camion. Il a le sentiment d'être en mauvaise posture. Son fils, qui admet être déprimé, lui demande d'aller avec lui à la décharge. Il accepte.

---

***"Poker night"***

Nouvelle

Un ouvrier aux horizons fermés par des panoramas de cheminées d'usines apprend qu'il souffre d'un cancer incurable. Ce soir-là, avant de rentrer, il prend le temps de jouer l'habituelle partie de poker du mercredi soir, tous les quinze jours, avec les copains. Quand il arrive chez lui, il se fait réchauffer un frichti au micro-ondes et, là, en le regardant irradier dans la cuisine faiblement éclairée, il pense : «Ça

*cuit de l'intérieur vers l'extérieur.» Il n'est pas pressé de parler de son cancer à sa femme. Quand il le fait, elle pleure, mais il considère ses larmes comme peu sincères et se dit : « Vous pourriez voir sur son visage son cerveau qui travaille. Elle regarde sa femme et se demande comment jouer ses cartes.»*

---

### **‘Learn a trade’**

#### Nouvelle

Fegley, un sculpteur utilisant des rebuts, est un artiste qui a du succès, qui est connu internationalement. Il est né et a été élevé dans le Missouri par un père qui désapprouvait «*tous ces machins artisto-artisano*». En dépit de son succès, à mesure qu'il vieillit, il est de plus en plus d'accord avec son père. Il essaie d'encourager ses quatre enfants à s'intéresser à la science, à avoir un esprit pratique, à «*apprendre un métier*». Il ne les incite jamais à venir lui rendre visite dans son atelier. Mais ses deux filles deviennent de jeunes femmes qui font des aquarelles quand elles prennent des bains de soleil, et qui inscrivent des haïkus sur des tableaux de cailloux avec des plumes d'oie. L'une peint sur un roman sans issue, et l'autre fait de la poterie en Californie. Son fils aîné, qui est un bon athlète, alla au collège pour jouer au football ; mais, quand Fegley et sa femme furent divorcés, il devint réalisateur de films et se joignit à un groupe de créateurs oeuvrant sur les marges des médias. Fegley avait espéré que son plus jeune fils aurait un esprit pratique puisqu'il avait semblé vouloir devenir charpentier. Mais son ex-femme lui apprend au téléphone qu'il fabrique des mobiles. À la nouvelle, il est déprimé, mais accepte de les voir ; ils sont beaux, et Fegley dit, à son ex-femme, à son fils, à lui-même : «*C'est assez ; cessez de me briser le cœur*».

---

#### Commentaire sur le recueil

Updike s'y fit encore le chroniqueur de la classe moyenne supérieure, sophistiquée et cultivée, des mariages fracturés par l'adultère et le divorce qui lui paraissaient être une condition de la vie moderne. Règne un ton de nostalgie, de perte et de peine. Comme il vieillissait, ses personnages le faisaient aussi ; étant dans la cinquantaine ou la soixantaine, ils ont «*la prémonition de l'extinction*». On réagit à ces histoires avec un viscéral sentiment d'empathie, d'avoir été mis en contact avec l'essence de la vie vue par les yeux d'un maître. On remarque sa tendance à indiquer la morale de ses histoires, comme si, à la façon de son personnage de «*Learn a trade*», il manquait de confiance en son oeuvre.

Dans toutes les nouvelles, Updike employa son don de création des images pour des effets saisissants.

---

En 1987, John Updike reçut le "St. Louis literary award" et le "Ambassador book award".

---

‘S.’

(1988)

‘S’

(1991)

#### Roman

Sarah P. Worth, une dame de Boston âgée de quarante-deux ans, qui descend de Hester Prynne, l'héroïne de «*La lettre écarlate*» de Nathaniel Hawthorne, quitte sa riche demeure, son riche mari qui est médecin et a commis l'adultère, et le monde matérialiste (non sans emporter une part

substantielle des fonds communs du couple), pour vivre en Arizona dans l'«ashram» du gourou Shri Arhat Mindadali, car elle cherche à atteindre un accomplissement spirituel. Elle y écrit des lettres ou les enregistre au magnétophone.

On y apprend que les membres portent des vêtements couleur de soleil couchant, travaillent de longues heures dans les champs et construisent une fontaine centrale et un grand hall, tout en étant constamment sujets à des formes sophistiquées de surveillance électronique. Sarah est rapidement devenue la secrétaire privée, la comptable et l'amante du gourou. Elle révéla une intelligence saisissante, allant plus loin que les arnaques financières du gourou par son habileté à détourner les recettes de l'«ashram».

Shri Arhat Mindadali est finalement démasqué : c'est en fait Art Steinmetz, un juif arménien de Watertown au Massachusetts, qui est allé en Inde et en est revenu sous les oripeaux d'un gourou pour profiter de la vogue des religions orientales et faire du prosélytisme pour l'hindouisme et le bouddhisme auprès d'Occidentaux attirés par le cocktail de sexe, de drogue, de psychothérapie et de spiritualité d'après les années soixante.

### Commentaire

Dans ce roman épistolaire, qui reprend le sujet de "*La lettre écarlate*", qui est le troisième d'une trilogie inspirée par ce livre (trilogie comptant déjà "*Un mois de dimanches*" et "*Ce que pensait Roger*"), étant la version d'Hester, Updike parodia les lettres que Nathaniel Hawthorne envoya à son épouse, Sophia Peabody, de Brooke Farm (établissement fondé par les transcendentalistes qui voulurent créer une société utopique) où il joua un rôle analogue à celui de Sarah à l'«ashram». Celui-ci est une version à peine déguisée de Rajneeshpuram, une communauté créée par le maître spirituel Osho, alors connu comme Bhagwan Shree Rajneesh, à Wasco County, en Oregon, brièvement incorporée comme une municipalité dans les années 1980.

Updike déclara : *«J'ai vu ce livre comme un roman de femme écrit par un homme. [...] Ce fut une sincère tentative pour écrire sur une femme en mouvement, et peut-être cela va-t-il quelque peu satisfaire ces femmes qui trouvent que mes femmes ne sont jamais en mouvement, qu'elles sont toujours plantées là où les hommes les ont placées. Je ne sais pas jusqu'à quel point un écrivain est responsable des conditions sociales qu'il décrit. Un écrivain crée son monde, mais il est beaucoup basé sur le monde dont il a fait l'expérience et qu'il a vu ; ce fut ma chance de connaître beaucoup de femmes brillantes, à l'esprit indépendant, perspicaces et intéressantes, et je suppose que mon livre est, parmi d'autres choses, mon tribut à la voix féminine.»* Il prétendit avoir montré une femme qui accède à son indépendance, alors qu'en fait il l'a fait tomber dans une autre servitude. Aussi les féministes furent-elles mécontentes, Updike feignant de s'en étonner.

---

Prétendument, pour couper l'herbe sous le pied d'un biographe qui voulait s'attaquer à sa vie, John Updike écrivit :

---

### ***"Self-consciousness : memoirs"***

(1989)

*"Être soi à jamais"*

(1992)

### Autobiographie

John Updike montre l'importance du bégaiement et du psoriasis, sinon dans le destin des romanciers en général, du moins dans le sien propre. Et la dernière phrase du livre montre que, hors de toute religiosité, il peut y avoir plus important que de se sentir bien avec son partenaire : *«La responsabilité du moi consiste alors à être en harmonie parfaite sinon en prise parfaite avec l'autre partenaire..»*

---

**‘‘Just looking : Essays on art’’**

(1989)

‘‘Un simple regard’’

Essais

Updike y raconte comment, enfant, marchant simplement dans les salles du Musée d'Art moderne de New York, il avait instinctivement appris, du pas du flâneur, ce qu'était la beauté. Mais i ne fait pas mystère de cette arthrose générationnelle qui l'empêcha de se plier aux dernières modes contorsionnistes que lui proposait l'art moderne.

---

---

En 1989, John Updike reçut la médaille national des arts.

Il publia :

---

---

**‘‘Rabbit at rest’’**

(1990)

‘‘Rabbit en paix’’

(1993)

Roman de 500 pages

Rabbit, à cinquante-six ans, devenu un grand-père friand de sucreries, est fatigué. La paroi de ses artères est durcie par le cholestérol ; il est affligé d'«*un cœur américain typique*». Et le pays s'enfonce dans la déprime. Alors il décide de faire une dernière course. Accompagné de sa femme, de son fils et de ses petits-enfants, il descend en Floride, l'État de la vie facile, où l'on paie moins d'impôts, où les retraités viennent s'offrir une dernière cure de jouvence sous les cocotiers glauques, où les carrosseries des voitures brillent au soleil, où l'humidité est telle que, dans le ciel, les étoiles «*paraissent moelleuses*». Un paradis? Si l'on veut. Mais Rabbit est déprimé. Il se borne à lutter contre l'oisiveté, l'ennui, les fantômes de sa jeunesse et de ses espoirs déçus, et la peur de la mort. Reput et nanti, empêtré dans les liens du sang et du mariage, il voit sa vie comme «*une chose absurde qu'il sera soulagé de rejeter un jour*». Il continue et approfondit sa méditation sur la mort. Il assiste à celle de sa fille. Sa foi étant souvent vacillante, la mort est pour lui plus effrayante et moins évidente en ses ramifications. À la fin cependant, comme il va mourir du fait de la faiblesse de son cœur, il montre une sorte de certitude, disant à son fils, Nelson, sur son lit de mort : «*Mais assez. Peut-être. Assez...*».

Commentaire

C'est un roman de la maturité, doux-amer et en demi-teintes, où Updike se montra fidèle au double but qu'il assignait à l'écrivain moderne : «*répondre à la vie ; ... dépoussiérer et renouveler le roman*». Il y témoigna d'une invention, d'une verve et d'un humour qu'illustrent une langue encyclopédique et un style débridé.

Il obtint le prix Pulitzer, le "National book critics circle award" et la médaille William Dean Howells de l'"American academy of arts and letters".

---

---

Commentaire sur la série des ‘‘Rabbit’’

C'est une fresque qui englobe, au fil de l'errance du héros, de multiples fragments du kaléidoscope ethnique et culturel des États-Unis dont Updike souligna les paradoxes, les aberrations et la vitalité, au gré de leurs mutations de style, de mode et de langage.

De volume en volume, on voit vieillir Rabbit et sa famille, et évoluer l'Amérique. Pour une édition en un volume des quatre romans, Updike écrivit une introduction dans laquelle il le décrit comme «*un billet pour voir l'Amérique tout autour de moi. Ce que j'ai vu à travers les yeux de Rabbit me disait plus de choses que ce que je voyais par les miens, quoique la différence était souvent mince.*» Plus tard, il l'appela «*un frère et un bon ami*», ajoutant : «*Il me permit de devenir un écrivain.*»

Cette série a quelque chose de flaubertien : c'est une épopée de la grisaille, une Iliade de la médiocrité, magnifiée par le travail du style. Mais, à la différence de Flaubert, jamais Updike ne se prétend supérieur à ses personnages : il les comprend, avec leurs faiblesses, leurs aspirations au bien, leur vieillissement, leur corps qui fout le camp, leurs activités banales (golf, sexe, sorties) et leurs discussions ineptes (golf, sexe, bagnoles, politique) : ils incarnent l'Amérique moyenne. Ce n'est pas le «grand roman américain», mais le microroman des États-Unis de tous les jours, ou le roman de la micro-Amérique, à la fois, drôle, émouvant, un peu répugnant, et littérairement admirable. Ne serait-ce que pour ses «*Rabbit*», et sans même tenir compte de ses nouvelles, John Updike a gagné pour toujours une place au sommet de la littérature de son pays. Pour le romancier Thomas Mallon, la série est «le grand roman américain de la seconde moitié du XXe siècle».

---

---

**“Odd jobs”**  
(1991)

Recueil d'essais littéraires de près de mille pages

---

---

**“A sandstone farmhouse”**  
(1991)  
“Une ferme de grès”

Nouvelle

Quand la mère du narrateur, Joey, meurt, cet homme d'une cinquantaine d'années retourne à la «ferme de grès» construite en 1812 dans la campagne de Pennsylvanie ; dans laquelle elle était née et décédée ; où il avait vécu de l'âge de treize ans jusqu'à ce qu'il ait été diplômé de la «high school» ; où quand, après être entré au collège, s'il vécut principalement à New York, il revenait de temps en temps ; où sa mère vécut seule pendant ses dernières années, refusant de la quitter et, pour un temps, refusant de mourir parce qu'elle sentait qu'elle avait besoin d'elle. Elle et son fils avaient de longues conversations car il était très curieux de comprendre les relations entre ses parents. Peu de temps avant la mort de sa mère, il osa lui demander, à propos de son père : «*Qu'est-ce que vous n'aimiez pas en lui?*» En manière de réponse, elle lui dit qu'il aimait «*les petites femmes énergiques*» comme l'était sa propre mère, qu'il n'y avait donc pas de raison qu'il l'aime, elle qui était corpulente, que leur mariage fut une erreur dont ils se rendirent compte dès le premier jour de leur lune de miel. À la fin, le fils et la mère, de façon circonspecte, en viennent à un accord «*dans notre vieux langage, notre seul langage, allusif et taquin, qui, avec un tact de conspirateurs, déclara nul et abandonné le passé apparemment non révisé.*» Puis la mère meurt, et Joey fait la navette entre Manhattan et la ferme pour procéder aux derniers nettoyages.

Commentaire

Cette nouvelle fut l'adieu d'Updike à sa mère, à sa jeunesse, à la Pennsylvanie.  
Il obtint le prix O. Henry.

---

---

En 1992, Updike fut reçu docteur ès lettres honoris causa de l'université Harvard.

---

---

**“Memories of the Ford administration”**

(1992)

“La parfaite épouse”

(1994)

Roman

Au début des années 1990, l'historien et professeur (dans un collège du New Hampshire) Alfred Clayton participe à une enquête nationale cherchant à rassembler «*des souvenirs et des impressions*» de l'administration de Gerald Ford, ce pauvre président non élu qui succéda à Richard Nixon après sa démission. On lit la réponse, invraisemblablement longue et personnelle, qu'il présenta à son association professionnelle, la “Northern New England association of American historians” (NNEAAH).

Il mêle à son regard sur les années Ford (qu'il idéalise du fait de la libération sexuelle qui les marqua) des fragments de sa biographie de James Buchanan, qu'il était en train d'écrire à l'époque et qui est restée incomplète. La vie et l'époque de Buchanan sont présentées avec beaucoup de détails, au point que Clayton imagine des pensées et des dialogues ; mais il n'est presque rien dit de Ford ou de son administration. La partie Ford des souvenirs de Clayton est plutôt centrée presque entièrement sur sa vie personnelle à lui, surtout sa romantique relation avec la femme d'un professeur d'anglais sur le «campus». Il note la façon dont les mœurs sexuelles ont changé durant sa vie, rappelant que dans les années 1970, il était considéré comme normal que les professeurs de collèges aient des relations sexuelles avec leurs étudiantes, ce qui, dans les années 1990, était devenu une conduite totalement inacceptable et même criminelle. Il se plaint vaguement de cette perte, bien qu'il soit de nouveau avec sa femme, étant devenu, dans l'ère de Reagan et de Bush (père), un homme assagi. Les rencontres sexuelles sont décrites en langoureux détails, ce qui conduit le lecteur à penser que Clayton dérailla en énumérant de telles galipettes devant les membres de la NNEAAH. Et il dérailla aussi, d'une autre façon, en se montrant incapable de se restreindre à écrire sur Buchanan, dont on pense généralement qu'il fut plutôt un raté en tant que personne et en tant que président. Mais Clayton croit que Buchanan a été grandement blâmé à tort pour avoir ouvert la voie à la guerre de Sécession par sa faible direction, et il se demande comment corriger cette perception.

Commentaire

Ce roman tout à fait inhabituel frappa d'abord par sa couverture qui présentait une juxtaposition de la moitié gauche du portrait de Buchanan à la moitié droite de celui de Ford.

Mais ce fut surtout un tour de force dans le genre du mélange de l'Histoire et de la fiction, ou plutôt dans l'habileté avec laquelle les descriptions historiques sont étendues jusqu'aux et au-delà des limites acceptées. Personne ne semble en connaître autant sur Buchanan que Clayton / Updike, et c'est apparemment la raison pour laquelle Clayton ne put jamais terminer sa biographie : il ne pouvait tout simplement pas imaginer son sujet si ce n'était pas de la façon la plus intime. Il a besoin de l'incitation aux «*souvenirs et impressions*» concernant un autre président pour trouver un élan.

On est encore étonné par la situation compromettante dans laquelle Clayton se met du fait de sa dévotion débridée à la sexualité en général et à son amante en particulier. Ces évocations courent à travers la lassante biographie de James Buchanan, les deux pistes étant suivies conjointement, le lecteur devant constamment sauter de l'une à l'autre.

---

En 1993, John Updike réunit la plupart de ses poèmes dans : “**Collected poems 1953-1993**”.

---

**“Brazil”**  
(1994)  
**“Brésil”**  
(1996)

Roman

À la fin des années soixante, sur la plage de Copacabana se rencontrent Tristao, un jeune Noir misérable des «*favelas*» de Rio, et Isabel, une «*jolie poupée blonde*» de la haute bourgeoisie. Les familles s'interposent, leurs amours sont contrariées par la malédiction d'une mère et l'acharnement implacable d'un père puissant. Il leur faut fuir, toujours plus loin, jusqu'aux confins inexplorés du Matto Grosso, connaître la pauvreté, la faim, la violence, la captivité, le travail dans des usines, des mines d'or, la prostitution. Si, de leurs épreuves, ils sortent changés, malgré le doute et les infidélités, ils gardent intacts leur foi en l'amour, la certitude que chacun est, pour l'autre, son destin.

Commentaire

Le roman est donc une transposition moderne, mouvementée, tragique et brillante, de la légende de Tristan et Iseult. Mais ce mythe de la passion éternelle des deux amants (l'idylle amoureuse offrant une série de tableaux luxurieux où l'on retrouve quelques-unes des positions du Kama-sutra, avec un priapisme qui fleure son démon de midi) n'est qu'une des nombreuses références de cette histoire qui semble d'abord suivre le déroulement logique d'une histoire d'amour, puis qui bascule dans un récit onirique renvoyant à l'Histoire du Brésil et à la conquête de son territoire, étant l'occasion, pour Updike, de proposer une visite guidée du pays en éclairer didactique, avant de revenir par étapes successives au point de départ. Le roman adopte le rythme trépidant, avec rebondissements et suspense, du roman-photo, est imprégné de réalisme magique car ce récit foisonnant est luxuriant comme la nature vierge, est fidèle en cela à la littérature, à la musique, à la culture brésiliennes, à cette société aussi qui est riche de ses multiples origines.

---

---

**“The afterlife and other stories”**  
(1994)  
**“L'après-vie”**  
(1997)

Recueil de vingt-deux nouvelles

---

---

**“The afterlife”**  
**“L'après-vie”**

Nouvelle

«*Les Billings, à la vie si réglée, s'aperçurent, autour de la cinquantaine, que leurs amis se mettaient à faire des choses étonnantes.*» Un des couples qu'ils connaissent a déménagé en Angleterre, et trois ans plus tard, ils leur rendent visite. Le voyage permet à Carter Billings de constater que la vie en sa seconde moitié a une teneur différente.

Commentaire

La nouvelle introduit le thème général et le ton du recueil.

---

*“Faune”*

Nouvelle

---

*“Frère Cigale”*

Nouvelle

---

*“Conjonction”*

Nouvelle

---

*“Le voyage chez les morts”*

Nouvelle

---

*“L’homme qui devint soprano”*

Nouvelle

---

*“Courtes Pâques”*

Nouvelle

---

***“The sandstone farm”***

*“La ferme en grès”*

Nouvelle

(voir plus haut).

---

*“En face”*

Nouvelle

Il est étrange de voir la maison de son enfance de l'autre côté de la rue, depuis la fenêtre d'un notaire.

---

*“Tristan et Iseult”*

Nouvelle

---

**"George and Vivian"**  
*"Georges et Vivian"*

Nouvelle

Dans la première partie, *"Aperto, Chiuso"*, nous rencontrons Georges, qui approche de la soixantaine, et sa troisième femme, la chamoilleuse Vivian, qui approche de la quarantaine, pendant un voyage en Italie. Leur différence d'âges et les subséquentes différences dans leurs réactions à leurs expériences italiennes met à l'épreuve leur mariage et la compréhension qu'en a Georges.

Dans la seconde partie, *"Barbe-bleue en Irlande"*, ils sont de nouveau, deux ans plus tard, en vacances, et la tension entre eux oblige Georges à penser prendre une quatrième femme.

Commentaire

On voit que, quelques fois, l'introspection guérit. Georges accède à la sérénité de l'acceptation : *« Son vieux cœur fatigué s'ouvrit et la paix y entra »*.

---

**"Farrell's caddie"**  
*"Le caddie de Farrell"*

Nouvelle

Farrell est un businessman américain âgé qui fait un voyage de golf en Écosse. On lui assigne un vieux caddie tout nouveau, nommé Sandy, qui, à première vue, semble obstinément mal accordé au jeu médiocre de Farrell, mais qui, graduellement et presque magiquement réussit *« à faire se relâcher son corps à la fois raide et mou, et plus que moyennement âgé »*. Sous sa tutelle, Farrell commence à frapper la balle avec une habileté inaccoutumée. Il devient évident que le golf est une lentille à travers laquelle Sandy peut voir plus que son « swing » de Farrell ; il comprend mieux que lui les ennuis professionnels et personnels dans lesquels il est empêtré.

Commentaire

Fruit d'un caprice de l'inspiration, la nouvelle est marquée d'une touche de surnaturel.

---

*"La rumeur"*

Nouvelle

---

*"S'endormir en allant vers le nord"*

Nouvelle

---

*"Le coffre brun"*

Nouvelle

Les conflits et contradictions de la jeunesse se replacent autrement quand on vide un vieux coffre de ses effets.

---

*“Sa mère en lui”*

Nouvelle

Derrière le visage sans défense de sa mère agonisante, le narrateur voit celui d'une autre femme, jeune et riieuse, qu'il avait fini par oublier.

---

*“Les premiers pas de Bébé”*

Nouvelle

---

*“On joue avec de la dynamite”*

Nouvelle

---

*“La chambre noire”*

Nouvelle

---

**“Cruise”**

*“La croisière”*

Nouvelle

Un couple d'âge mûr voyage, et ce sont d'autres voyages, d'autres anecdotes, d'autres querelles stupides, d'autres maux qui assaillent la mémoire, par bribes aussi drôles qu'émouvantes, marquant le chemin de l'humaine et mortelle condition.

---

**“Grandparenting”**

*“Grands-parents”*

Nouvelle

Au sein de la famille Maple désunie par ses divorces déchirants, la naissance d'un petit-fils signale que tout recommence, que la vie continue, mais pas tout à fait comme avant.

Commentaire

Le protagoniste se rend compte que *«personne ne nous appartient, sauf dans le souvenir»*.

---

---

Commentaire sur le recueil

Comme Updike entrait dans sa soixantaine, il en fut de même pour les narrateurs et les protagonistes de la plupart de ces nouvelles, qui sont des élégies pour la jeunesse perdue et les passions décroissantes, habilement construites, méticuleusement honnêtes et gracieusement ironiques.

«Dans l'hiver de leurs vies», la plupart de ces hommes sont avec acuité conscients de la gloire perdue, mais découvrent la force de persévérer. Ils ont été mariés plus d'une fois (l'adultère étant

endémique dans leur sphère sociale de communautés sophistiquées de la côte Est). Toutefois, ils n'ont pas atteint le bonheur qu'ils espéraient, et ils ont des raisons de regretter les femmes qu'ils épousèrent d'abord, au temps où la vie semblait pleine de promesse, spécialement parce que leurs deuxièmes et troisièmes femmes portent «*un poids de colère*» et de ressentiment, accru par le féminisme. Ces hommes sont froidement conscients que même les relations les plus intimes s'avèrent superficielles. Du fait d'un accident mineur, ils sont soudain frôlés par la mort. Alors le passé ressurgit et s'éclaire d'un autre jour, leur existence étant alors teintée d'une soudaine magie. Les relations entre les fils et les mères, qui sont vieillissantes, mourantes, mortes, alimentent deux nouvelles, qui sont rendues avec une brave candeur. La mort peut vous frôler de manière plus subtile, mais tout aussi implacable, quand elle ride l'amour que se portent maris et femmes.

Comme toujours, la narration d'Updike est magistrale. Il ne donna pas dans l'emphase, dans le lyrisme de la nostalgie, mais s'en tint à la netteté d'une perception vibrante, redessinée par le temps. Toutefois, il semble que quelques nouvelles soient la reprise de la même intrigue de base. La plupart des nouvelles avaient été publiées d'abord dans le "New Yorker".

---

En 1995, John Updike fut, en France, nommé commandeur de l'Ordre des arts et des lettres.  
Il publia :

---

***"In the beauty of the lilies"***

(1996)

***"Dans la splendeur des lis"***

(1998)

### Roman

«*La splendeur des lis*» pourrait bien cacher de vénéreux effluves, à l'image de ces États-Unis dont on suit l'évolution de 1910 à 1990 à travers la saga de quatre générations d'une typique famille américaine.

Le fondateur de la lignée, Clarence Wilmot, pasteur presbytérien à Paterson, au New Jersey, aimé de sa communauté, perd la foi le jour où D. W. Griffith tourne, non loin de chez lui, un film avec Mary Pickford. Dans son esprit, la même petite phrase lancinante, «*Dieu n'existe pas*», accompagne toutes ses activités de la journée. Sa vie est brisée : il abandonne sa fonction et, sans argent ni espoir, il devient démarcheur à domicile. Pour combler le vide de sa vie, il s'abrutit des outrances burlesques du cinéma muet.

Marqué par ce drame, son plus jeune fils, Teddy, en réaction, ne jure que par la modestie et la stabilité de son travail de facteur dans le Delaware.

Sa petite-fille, Esther, dite Essie, met toute son énergie à quitter cet univers provincial pour entrer, à Hollywood, dans le monde scintillant du cinéma, qui devient son unique réalité.

Son arrière-petit-fils, Clark, le fils de la star, perdu dans le monde factice d'un Hollywood suffoquant sous la pléthore de ses images, s'accroche au premier qui lui propose quelque chose ressemblant, de très loin, à la foi : il se lie à un gourou délirant.

### Commentaire

La boucle n'est pas bouclée : elle tourbillonne en une spirale qui avale les aspirations les plus contradictoires des États-Unis.

En quatre sections séparées mais soigneusement entrelacées, chacune étant consacrée à un des membres de la famille, Updike enserme tout (les grèves des ouvriers du textile, les succès de la Columbia, la rigueur intellectuelle d'un pasteur, les fameuses séries télévisées, les dérives mortelles des sectes et les folies sanguinaires d'un gourou) dans un texte dense, caustique et irrévérencieux,

écrit dans un style souple, avec de très longues phrases très fluides et de lecture aisée, qui donnent au livre l'ampleur et la brillance d'un film en Technicolor sur grand écran.

On sent les recherches auxquelles s'est livré Updike qui ne nous épargne pas des énumérations très longues et gratuites telles que celles de tous les livres de théologie du pasteur, d'une kyrielle de films tournés à Hollywood et de leurs acteurs respectifs, d'une multitude de passages bibliques cités continuellement par le gourou...

Ce fut l'un des romans les plus ambitieux de John Updike qui, pour lui, reçut l'"Ambassador book award". Quelques critiques ont prédit qu'il «pourrait émerger comme une sorte de chef-d'œuvre tardif, qui fut loué machinalement en son temps, mais qui sera redécouvert par une autre génération.»

---

***"Golf dreams : writings on golf"***

(1996)

*"Rêves de golf"*

(1997)

Essais

---

***"Toward the end of time"***

(1997)

*"Aux confins du temps"*

(2000)

Roman de 360 pages

Aux États-Unis, vers 2026, quelques années après un conflit atomique avec la Chine qui a ruiné le pays, la société arrive à se réorganiser. Les communications entre les deux côtes sont rompues, certaines régions ont été entièrement dévastées et dépeuplées, l'État n'a plus qu'une existence de façade, les travailleurs américains émigrent clandestinement dans le riche Mexique voisin, et la Nouvelle-Angleterre est comme un îlot de survie. *"Aux confins du temps"*, c'est le journal de Ben, homme d'affaires retraité qui vit avec Gloria, sa seconde épouse, dans une grande propriété. Ils y reçoivent les enfants tandis que Ben, au hasard de ses promenades rend visite à l'un ou l'autre de ses cinq enfants ou de ses dix petits-enfants. Tous l'ennuient, d'ailleurs, et il éprouve plus de plaisir à discuter avec les adolescents latinos qui se sont installés au fond de son parc et qui, sous couvert de le «protéger», le rançonnent : il estime que ça lui coûte moins cher que les impôts qu'il payait autrefois à l'État. Au moins, dans ce monde figé et mortifère, ces gamins représentent la vie, l'énergie.

Commentaire

Roman qui tient à la fois de la science-fiction et de la politique-fiction, *"Aux confins du temps"* prouve que l'auteur de *"Rabbit run"* fut capable de se renouveler, capable de trouver toujours un angle nouveau pour mettre en scène son univers, qui, lui, resta inchangé : ici, comme très souvent, il parle de la bourgeoisie moyenne de Nouvelle-Angleterre. Ben est le jumeau parfait de Rabbit, et ce nouveau roman est comme un appendice à la tétralogie *"Rabbit"*, une sorte de *"Rabbit dans vingt ans"* ou même de *"Rabbit un pied dans la tombe"*. Updike a toujours été lucide. Il vieillit avec ses personnages et devint de plus en plus morose, obsédé par la déchéance du corps qui se délabre. Bien sûr, Ben apprécie encore la somptueuse et diverse beauté de la nature, une partie de golf avec des amis, ou, avant qu'une opération de la prostate y mette fin, le plaisir timide du contact de son corps fatigué avec des corps jeunes. Mais il était en train de mourir, tandis que l'Amérique qui était la sienne, à laquelle il s'identifiait, était, elle, déjà morte. Au chaos de l'Histoire répond celui du corps. Le roman est noir, mais d'un art achevé. Updike, en styliste qu'il a toujours été, décrit de façon formidable (avec cependant une certaine préciosité qui, d'ordinaire, n'était pas dans sa palette) les

métamorphoses de la nature. Il parvint à évoquer de façon très plausible, par allusions discrètes, en arrière-plan, les vingt premières années du XXI<sup>e</sup> siècle aux États-Unis. Il fut le plus souvent d'une ironie amère, mais fut aussi émouvant, lorsque le vieux Ben trouve en ses racketteurs au teint basané les petits-enfants qu'il aimerait avoir. Les héros d'Updike sont toujours, malgré tout, du côté de la vie. "*Aux confins du temps*" s'adresse aux amateurs d'Updike, à ceux qui, depuis quarante ans, suivaient le déroulement de sa radiographie du pays.

Ce n'est pas son roman le plus séduisant, ni le plus réussi. C'était simplement la suite logique et indispensable d'une oeuvre essentielle, dont la maîtrise et la cohérence continuaient à impressionner.

---

**‘*Bech at bay ; a quasi novel*’**

(1998)

“*Bech aux abois*”

(2002)

Recueil de cinq nouvelles de 256 pages

On suit, de 1986 à 1999, Bech qui est maintenant septuagénaire, les nouvelles le faisant rebondir sous le coup de différentes situations.

---

**"*Bech in Czech*"**

‘*Bech en tchèque*’

Nouvelle

En 1986, le gouvernement des États-Unis, participant à un programme d'échanges culturels, envoie Bech en Tchécoslovaquie. À Prague, il se rend sur la tombe de l'écrivain de l'angoisse, Kafka. Mais il est plus ému par le nouveau cimetière où reposent des juifs qui y furent enterrés avant et après l'Holocauste ; l'endroit était fermé mais les gardiens le lui ouvrent quand ils le reconnaissent, qu'ils crient les titres de ses romans et disent le préférer à Kafka. Il rencontre des «apparatshiks». Il assiste à une réunion d'écrivains dissidents, qui fabriquent de leurs mains leurs livres et les distribuent eux-mêmes. L'un d'eux, qui a écrit une «*poésie de petits sentiments*», a passé presque dix ans en prison ; il est fringant, avec un petit visage marqué d'une cicatrice et des yeux noirs brillants ; il parle si doucement que Bech peut à peine l'entendre, quoiqu'il tende l'oreille ; il tord ses mains sous les yeux de Bech, comme s'il était encore dans les affres de la torture ; Bech remarque que ses doigts ont été brisés, et il se demande comment il aurait réagi si ses ongles avaient été arrachés ; il ne pouvait rien trouver dans ce qu'il avait écrit dont il aurait pu se rétracter. Il se montre insensible aux scrupules de son traducteur qui l'adore, car il déclare ne pas se soucier de ce que donne son texte en tchèque. Il se plaît pourtant à s'imaginer que cette «*société fracturée*» pourrait être «*guérie sous son influence*», grâce à ses livres. Laissé seul, il craint d'être mythifié par les dissidents, et que son créateur ne lui permette pas de se libérer de sa «*terreur primordiale*» en lui refusant une érection.

Commentaire

La nouvelle continuait la série de celles de "*Bech voyage*" où le héros parcourait des pays de l'Europe de l'Est.

---

**“Bech presides”**  
“Bech préside”

Nouvelle

Alors qu'on a demandé à Bech de participer à un «*festschrift*» pour Isaiah Thornbush, un écrivain qu'il méprise, il est séduit par l'éditrice Martina O'Reilly. Quand ils sont devenus amants, elle l'incite à accepter la présidence d'une auguste académie, «*Les quarante*», «*imitation désenchantée de l'Académie française*» qui regroupe quelques têtes choisies du milieu des arts, des lettres et de la musique new-yorkais et dont sont montrés les traits et travers, les chassés-croisés, la mesquinerie ou les contradictions des uns et des autres, dans ce «*champ de bataille miné par la haine*». D'ailleurs, quand on demande à Bech où il trouve ses idées, il répond que «*les idées sont généralement le produit de la malveillance*». Ces dignes et distingués artistes n'hésitent pas à démolir entre eux toutes les formes d'art qui dépassent les créations de leur génération : «*Il n'y a plus de compositeurs ! cria l'homme. Il n'y a plus que des bandes électroniques. C'est tout ce qui intéresse les jeunes musiciens. Élire l'un d'eux reviendrait à élire une machine !... La peinture maintenant, c'est de la foutaise, de l'art sinistré avec de maladroits dessins d'enfant. Depuis que Kiefer et Kienholz ont réussi, on ne voit que des atrocités -- l'Holocauste, le commerce des esclaves, le viol, les désastres écologiques et blablabla. Des posters pour défilés protestataires. Sauf mon distingué collègue, ici présent*». Cette joyeuse assemblée est fort occupée à s'offrir des congratulations réciproques.

Une tendance minoritaire veut la dissolution de l'académie. Et Bech, après une vie de rénégat, est amené à défendre contre elle les valeurs de l'«*establishment*». De ce fait, sa vie sexuelle va mal : «*Ils n'avaient pas fait l'amour depuis des semaines, à cause de cette pénible tension politique qui s'était installée entre eux.*» Finalement, sans la moindre pensée pour la postérité, les fameux «*quarante*» adoptent un règlement dissolvant l'institution. Du coup, ils se garantissent le partage d'un colossal héritage légué par la fondatrice de la confrérie, une certaine Lucinda Baines.

D'autre part, Bech entretient avec les critiques littéraires des relations pour le moins difficiles. «*Toute tierce personne, à Manhattan, est une sorte de critique*», dit-il. Or ces critiques l'ont tous plus ou moins écorché dans des articles de journaux, de revues. Et l'écrivain vieillissant ressasse indéfiniment dans sa tête les petites phrases assassines lues au fil des ans dans le journal. «*Toute critique hostile, fût-ce une simple réserve dans un article favorable, voire idolâtre, devenait une déclaration de guerre -- une attaque, un assassinat virtuel, une brutale tentative d'émasculatation et de meurtre*». Il tente pourtant de se raisonner, se répétant que la critique peut n'être qu'un «*verdict faillible, donné dans l'urgence d'un bouclage et pour quelques dollars*», le mal est fait, et l'heure de la vengeance a sonné.

Commentaire

La nouvelle est sans doute la plus réussie du recueil. On admire la vivacité avec laquelle Bech procède subtilement à son autocritique, laisse entrevoir la vanité et surtout l'égoïsme rapace de la vénérable institution qu'il préside.

---

**“Bech pleads guilty”**  
“Bech plaide coupable”

Nouvelle

En 1972, Bech est au tribunal, faisant face à une accusation de libelle pour avoir écrit que l'agent d'Hollywood Morris Ohrbach est un «*archi-filou*» qui a extorqué des millions de dollars à la chanteuse Lanna Jerome. Bech a pris la défense de la chanteuse parce qu'il est tombé amoureux d'une certaine Claire alors qu'une de ses chansons était diffusée. Le procès oppose New York à Los Angeles, les livres aux films, la ruse au sentiment. Quoique Ohrbach conquière d'abord le jury, il perd à la fin parce que son amabilité envers Bech l'empêche de suivre les indications de son avocat. Bech, pensant que

le vieil homme aux cheveux blancs lui a pardonné comme il se doit de la part d'un juif à l'égard d'un autre juif, une «*affection filiale*» («*Bech lutte contre l'envie de bondir et d'aller s'agenouiller devant le plaignant pour recevoir, sur sa tête baissée, la bénédiction que son propre père lui avait refusée.*») le pousse à plaider coupable.

### Commentaire

On assiste à une satire des procès à l'américaine, les Etats-Unis étant un pays où tout le monde poursuit et est poursuivi en justice.

La culpabilité de Bech n'est pas d'ordre juridique mais elle fait écho à la culpabilité filiale qui traverse l'œuvre d'Updike.

La machinerie du procès tenant à une manipulation des mots est assimilée à l'écriture de fiction. La poursuite dont l'écrivain est victime est assimilée aux attaques des critiques.

---

**‘Bech noir’**

‘Bech noir’

### Nouvelle

Bech, maintenant âgé de soixante-quatorze ans, après avoir appris la mort de façon naturelle du critique Lucas Mishner (qui l'avait jugé incapable d'atteindre «*le sublime américain*»), se venge de critiques hostiles, s'emploie à les assassiner les uns après les autres, affirmant qu'eux-mêmes l'ont tué à force de «*l'agacer, de lui chercher des poux, de le rapetisser*».

Il aide Raymond Featherwaite à tomber sous une rame du métro.

Il tue Deborah Frueh, une écrivaine de livres pour enfants, en lui envoyant une demande d'autographe et en empoisonnant les rabats de l'enveloppe de retour.

Excitée, sa maîtresse, Robin, l'aide à assassiner Aldous Canon en plaçant dans son ordinateur un «cheval de Troie», un virus qui l'incite à sauter dans le vide et à se tuer.

Ils rendent visite à Orlando Cohen qui, à quatre-vingts ans, s'étouffe, victime d'un emphysème, ce qui ne l'empêche pas de batailler encore et de répéter ses attaques contre Bech ; aussi celui-ci arrache-t-il ses tubes d'oxygène.

Mais il est obligé de cesser ses méfaits car Robin menace de le dénoncer à la police s'il ne lui fait pas un bébé et ne s'assagit pas.

### Commentaire

La malveillance, dans toute sa splendeur, s'épanouit dans cette comédie loufoque ou ce «thriller» macabre où Bech brûle du feu de l'action maléfique. La nouvelle laisse le lecteur perplexe devant sa fureur vengeresse et imaginative. Updike nous livre une vision sombre du monde littéraire et de l'être humain : «*Il découvre que le monde littéraire était un champs de bataille miné par la haine, encerclé par des tireurs isolés.*» - «*Chacun de nous est un récipient scellé de fantaisie et de haines gazeuses*».

C'est une histoire «à clé» dans laquelle il régla ses comptes avec des critiques réels qui avaient déprécié son oeuvre et dont, en tous cas, comme il le déclara dans une interview, il ne voulait plus entendre parler : Lucas Mishner pourrait cacher Harold Bloom (qui avait, en effet, affirmé qu'Updike ne pourrait jamais «toucher le sublime américain») ; Raymond Featherwaite serait Fred Inglis ; Deborah Frueh, Diana Trilling, etc.. Dans le titre «*Bech noir*», on peut détecter le français «bête noire», dans «Aldous Canon», «oldest canon», «le plus vieux canon» car le vieux critique était le gardien des vieux canons en matière de littérature.

Ironiquement, c'est avec ces assassinats que Bech a dépensé son énergie créatrice.

---

**‘Bech and the bounty of Sweden’**  
*‘Bech et l’offrande de la Suède’*

Nouvelle

Bech, maintenant septuagénaire, reçoit le prix Nobel de littérature. Mais le “New York daily news” rapportant la nouvelle titre : «*Bech? Qui est-ce?*» Et cela fait réapparaître le blocage de son inspiration : il est d’abord incapable d’écrire le discours qu’il doit prononcer à Stockholm. Finalement, il en fait un sermon sur «*la nature de l’existence*» qu’il fait prononcer par son bébé, Golda, qu’il tient dans ses bras, qui crie «*Hi !*» dans le micro et fait «*Bye ! Bye !*» avec ses mains, tout en souillant sa couche, ce qui montre bien «*la nature de l’existence*» ! Il s’agit bien d’une consécration tant paternelle que littéraire.

Commentaire

Updike se moquait un peu de lui-même car, dans les vingt-cinq dernières années de sa vie, il figura dans la liste des écrivains dont on pensait qu’ils méritaient le prix Nobel de littérature et qui ne l’obtinrent pas.

Après le Rideau de fer, les meurtres avec préméditation, le procès, la disgrâce présidentielle, cette nouvelle clôt le volume sur un ton d’espérance.

---

Commentaire sur le recueil

Les nouvelles ont un ton d’un comique mordant, le personnage de Bech, un peu l’«*alter ego*» d’Updike, lui permettant d’exercer le regard décapant d’un esprit savamment narquois.

---

En 1998, John Updike reçut la “Medal of distinguished contribution to American letters” de la “National book foundation”.

---

**‘More matter’**  
(1999)

Recueil d’essais littéraires de près de mille pages

---

**‘Gertrude and Claudius’**  
(2000)  
*“Gertrude et Claudius”*  
(2004)

Roman de 232 pages

Gertrude, fille du roi du Danemark, fut mariée malgré elle par son père, alors qu’elle est encore adolescente, âgée de seize ans seulement, obéissante et ignorante des ressources et des exigences de son corps, à son successeur, Roderick, le futur roi du pays. Elle ne fut donc pas du tout libre, mais une marchandise à échanger de façon à renforcer des alliances pour tenter de stabiliser le royaume. Rude et farouche guerrier, Roderick l’aime et tente d’exprimer ses sentiments, tout dépourvu qu’il est de douceur et de raffinement. Elle apprend, plus ou moins, à l’aimer aussi, et donne naissance à un fils, Hamlet. Gertrude ne peut lui donner des frères et des sœurs, et, à quarante ans, avec l’érosion des sentiments, l’ennui, elle prête l’oreille à Claudius, son beau-frère revenu de ses errances en terres

lointaines, découvre dans ses bras la sensualité et l'amour, la puissance de la passion. Le roi se rend compte de l'adultère, et Claudius, pour échapper à sa vengeance et demeurer auprès de la femme qu'il aime, l'empoisonne. On attribue la mort du monarque à un accident cardiaque, et son frère lui succède sur le trône, en cachant à Gertrude le secret de la mort de son mari,. Un an plus tard, il l'épouse.

Hamlet, enfant unique d'un caractère étrange, qui avait quitté sa famille et le château d'Elseneur pour se rendre à Wittenberg, ne fait une apparition qu'à la fin du roman. L'adolescente Ophélie est amoureuse de lui, mais ne parvient pas à suivre ses mouvements d'humeur. Il semble avoir, sans le dire, deviner comment son père est mort.

### Commentaire

Le roman, véritable saga scandinave, ne s'inscrit qu'indirectement dans l'oeuvre abondante d'Updike. Puisant sa documentation dans des ouvrages du XVI<sup>e</sup> siècle, dont les récits de Saxo Grammaticus, de François de Belleforest, et l''*Ur-Hamlet*', il reconstitua le milieu historique qui donna naissance à Hamlet, montra le Danemark médiéval dans un moment historique important où, peu à peu, la croyance aux dieux traditionnels nordiques cédait devant la religion chrétienne, où il devenait de bon ton à la cour d'être catholique, même si on continuait à faire appel aux dieux païens lorsqu'il s'agissait de la vie ou de la mort, où le pays ressemblait à la société américaine naissante, sans que pourtant Updike n'ait établi de parallèle entre son pays et le royaume scandinave.

Donnant une densité nouvelle à des personnages familiers pour aboutir à une superbe peinture des relations amoureuses, celui qui s'est intéressé à la déchéance de la société américaine de la deuxième moitié du siècle dernier et qui ne pouvait donc que s'intéresser aussi à cette grande histoire de dysfonction familiale, mit en place tous les éléments qui permettent à la tragédie de Shakespeare de se nouer. On peut lire le roman comme introduction à la célèbre pièce ou, sans en tenir compte, comme un roman historique ou tout simplement comme une histoire d'amour. Car, peintre de l'amour, Updike décrivit avec compassion et tendresse la passion que connut Gertrude.

Le roman a été écrit d'une main de maître. C'est avant tout une imitation, un tour de force, car Updike chercha à reproduire le langage et l'atmosphère de cette époque si lointaine. Mais il n'imita pas le langage de Shakespeare ; ç'aurait été une possibilité, mais trop simple pour un grand joueur comme lui. Il réussit à créer un langage à la fois savant et brut pour évoquer une période où les moeurs n'étaient pas du tout paisibles.

---

En 2000, John Updike publia une anthologie de nouvelles : *"The best American short stories of the century"*.

En 2001, il fit paraître *"The complete Henry Bech"*.

---

***"Licks of love"***

(2001)

*"Solos d'amour"*

Recueil de treize nouvelles

---

*‘Les femmes qui nous ont échappé’*

Nouvelle

Commentaire

Quelque chose a été perdu, comme un objet introuvable dans le désordre familial et rassurant, et on n'arrive pas à mettre les mots dessus. Ce qui a échappé? Pas seulement les femmes, les amis, les pères, les heures, les oeuvres. Il apparaît que le destin est un logiciel macabre. Au milieu d'une rêverie sur les choses enfuies, s'affiche sur l'écran de l'oubli un message : «*Le programme a effectué une opération non conforme et va être fermé.*»

La nouvelle donne le ton de l'ensemble du recueil.

---

*‘L’heure du déjeuner’*

Nouvelle

---

*‘La New-Yorkaise’*

Nouvelle

---

*‘Mon père au bord de l’infamie’*

Nouvelle

---

*‘Les chats’*

Nouvelle

«*Quand ma mère mourut, j’héritai de quarante hectares en Pennsylvanie et de quarante chats.*»

---

*‘L’évolution d’Oliver’*

Nouvelle

---

*‘Couleur naturelle’*

Nouvelle

---

*‘Solos d’amour au cœur de la guerre froide’*

Nouvelle

Un joueur de banjo évoque des souvenirs d'une tournée en U.R.S.S..

---

“Son oeuvre”

Nouvelle

---

“Comment c’était?”

Nouvelle

---

“Scènes des fifties”

Nouvelle

---

“Métamorphose”

Nouvelle

---

“**Rabbit remembered**”

“Souvenirs de Rabbit”

Novella de cent soixante-dix pages

En 1999, à la fin de l'ère Clinton, au moment du «Monicagate», Rabbit, six ans après sa mort, hante encore la mémoire de ceux qui l'ont connu, et dirige leur vie. Son esprit est incarné par Annabelle, une fille illégitime et cachée qui vient gâcher le réveillon de sa famille, troubler sa paix fragile. Douleurs, jalousies, amertumes se ravivent. Nelson, son fils, constate la dévastation de son environnement. Mais un «happy ending» inattendu clôt la scène. .

Commentaire

La novella est un véritable petit roman, mais un peu bancal, où les personnages sont plus profonds, les comportements plus finement analysés que dans les autres nouvelles du recueil. On y constate combien Updike excella dans la peinture des repas de famille qui se terminent mal (les discussions sur le couple Clinton sont vraiment drôles) ou dans les scènes de restaurant. La fin est de ce réalisme loufoque dont seul Updike avait le secret.

---

---

Commentaire sur le recueil

À part le long-métrage final, ce sont douze courts métrages (entre deux et vingt pages), des solos, aussi ténus et vaguement risibles que le son du banjo de “Solos d’amour au cœur de la guerre froide”.

Les nouvelles, sur le ton du souvenir, entre nostalgie et pessimisme, évoquent deux milieux :

- la campagne de la Pennsylvanie des années 60-70, le milieu familial d’antan qui était réel, solide jusqu’à l’étouffement, où la nature était présente dans sa beauté et sa dureté, où les amitiés et les premières amours avaient la force de l’innocence, univers désormais submergé par l’anonymat d’une société urbaine aux laides constructions, aux restaurants et aux cafés informes ;
- le New York de la classe moyenne intellectuelle, qui vit en banlieue et s’adonne au sexe débridé, hommes et femmes, mariés, divorcés ou célibataires, se promenant d’un lit à l’autre sans sentiment, n’obéissant qu’à des impulsions sexuelles aussi pressantes qu’éphémères.

L'écrivain évoqua des ombres chères et traça d'une main élégante autant d'autoportraits à peine déguisés. Ses personnages, une femme aimée, une autre convoitée, un joueur de banjo, un vieil écrivain, une mère qui aime les chats, un adolescent effrayé par l'anticonformisme de son père, sont assez banals, médiocres même, nous ressemblent avec leurs vies ratées, leurs renoncements las, leurs haines oubliées, leurs amitiés recuites, ce qui s'appelle vieillir, le passé faisant mal, et, l'âge venu, le présent ne valant guère mieux. Mais ils ne sont dénués ni de tendresse ni de compassion. Ils ne savent s'il faut préférer les souffrances d'un corps qui fout le camp à celles d'une jeunesse qui ne passe pas. Ils se rappellent les femmes qu'ils ont aimées ; parfois même, ils les ont épousées. Mais le plus souvent ce sont des amours de passage qui les ont enflammés un temps, et qui ont éclairé le reste de leur vie. Ils revoient, quarante ans plus tard, les anciennes élèves prestigieuses du lycée. Ils prennent en pitié leurs parents, finalement pas si infâmes que ça. Ils se demandent comment ceux-ci ont fait pour les élever, et comment ils doivent faire avec leurs propres enfants.

Dans ces perles d'intelligence et de mélancolie, John Updike déploya une verve et une truculence teintées de tendresse. Mais, si le recueil est bien écrit, il devient pourtant rapidement redondant et lassant. Changer les noms et le cadre entre chaque récit ne suffit pas : les nouvelles mettent toutes en scène un personnage similaire qui nous raconte, avec le même ton autobiographique, les mêmes événements ténus, selon presque toujours le même schéma, pas très dynamique.

---

---

***“Americana and other poems”***

(2001)

Recueil de poèmes

---

---

***“Seek my face”***

(2002)

***“Tu chercheras mon visage”***

(2006)

Roman de 286 pages

Hope, une vieille dame raffinée qui fut élevée dans le quakerisme, puis est devenue une excellente peintre, vit dans un coin retiré du Vermont. À quelques années de la mort, aux confins d'un hiver pluvieux, dans son petit salon, elle reçoit la visite d'une jeune et superbe journaliste new-yorkaise, pimpante, branchée, supérieure, qui ressemble «à un long couteau neuf». Cette Kathryn d'Angelo est ambitieuse, culottée, arrogante bien sûr, et croit que le journalisme sera «people» ou ne sera pas. Elle est venue pour faire le portrait de cette «*artiste et figure centrale de la peinture américaine*», mais surtout pour évoquer la vie et les destins tordus de ses deux ex-maris, aujourd'hui morts ou errant dans cette maladie qui vide à jamais les tiroirs de la mémoire, qui, eux, furent des peintres dont la réputation dépasse beaucoup la sienne. Tout le roman se déroule en une journée pendant laquelle la jeune intruse pose d'incessantes questions, enregistre sur son Sony métallisé les confidences d'une femme qui arrache son passé par fragments tantôt confiants, brillants, tantôt douloureux, lancinants, retenus, qui exprime des considération sur la peinture.

L'interview nous permet de comprendre que Hope a vécu avec Zack McCoy, chef de file céléberrissime de la peinture gestuelle américaine ; il apparaît qu'il était immodeste, caractériel, alcoolique et un homosexuel refoulé : «*Zack, en général, ne prenait pas l'initiative et devait être stimulé*». Hope se souvient des années douloureuses partagées avec ce peintre dont la vie n'en finissait pas de fuir, goutte à goutte, à l'image de ses «drippings». Évoquant ce mari englouti, ses redoutables soirées mondaines, elle essaie de comprendre la nature de ces courants profonds qui, sans cesse, emportaient Zack et ses amis : «*Ils disaient qu'ils buvaient pour nourrir leurs visions, mais je crois que c'était parce qu'ils savaient qu'autrement ils n'arriveraient pas à soutenir la même intensité, à*

*continuer à peindre sans raison - sans rien à quoi se raccrocher en dehors de leurs mains qui s'agitaient devant eux.»*

Après l'accident de voiture qui coûta la vie à Zack, Hope épousa un autre peintre, Guy Holloway qui, lui, au contraire, était attentionné, amoureux, généreux, mais qui, à la façon d'«*un homme de loi de Wall Street*», l'installa dans un appartement avec ses enfants tandis que lui-même prenait ses aises et ses quartiers à la «Factory».

Les heures passent, l'entretien devient plus flou, embué, hésitant, incertain, trouble. La parole bascule dans la douceur lasse d'une journée d'automne. Il reste à la tombée du jour, dans le jardin, deux femmes prises de gratitude mutuelle.

### Commentaire

Le titre vient du Psaume 27, verset 8 : «Mon cœur dit de ta part : "Cherchez mon visage". Votre visage, Seigneur, je le chercherai.» Et cet appel lancé à l'être humain par un Dieu inconnu et même incertain a été entendu par les peintres qu'évoque Updike qui revint ici vers une grande affaire de sa vie, l'art et la peinture qu'il avait étudiés et commentés. Tout au long de son existence, il roda autour des toiles, fréquenta les installations et contempla les sculpteurs, tel le Français Jean Ipoustéguy, auquel il voua une inconditionnelle admiration. Cette passion plasticienne perça à plusieurs reprises dans son œuvre.

Ici, sous un léger glacis romanesque, il traça l'histoire d'une époque qui fut sans doute parmi les plus marquantes de la peinture nord-américaine, fit revivre une épopée flamboyante, avec ses artistes, leur obsession de la célébrité et cette propension qu'ils avaient à diluer leur peinture dans les alcools les plus forts.

Le roman se veut en effet, avec Zack McCoy, une improvisation sur Jackson Pollock, maître de l'expressionnisme abstrait, le plus grand peintre qu'aient produit les États-Unis. En pratiquant la technique picturale du «dripping», c'est-à-dire du dégoûlement de la peinture, il inventa une relation de nature sexuelle avec le tableau abstrait qu'il peignait ; il transformait l'artiste en éjaculateur, faisant du corps du peintre une partie invisible mais intégrante de la peinture. Grâce au contact physique, une image apparaît dès lors dans l'œuvre abstraite : celle d'un être au visage jamais dessiné. On ignore si cet être désiré est une femme, un homme ou Dieu lui-même. Updike, qui s'illustra ici comme critique d'art provocateur, indiqua qu'il s'était documenté dans «*Jackson Pollock. An American saga*», biographie de Gregory White Smith, et dans «*Abstract expressionism, creators and critics*», une anthologie présentée par Clifford Ross. Mais, fuyant la tentation biographique, il fit revivre le peintre avec une grande fraîcheur : T-shirt blanc sous une veste de cuir éraflée, il fait du vélo dans les dunes et les terres plates de Long Island ; dans sa grange, torse nu, il enjambe et parcourt ses toiles ; il émerge en héros parmi les coulures et les éclaboussures.

Quant à Guy Holloway, il est un croisement de Warhol (qui vivait et travaillait en effet à la fameuse «Factory») et de Rauschenberg, créateurs du «pop art».

Updike prétendit que la peinture américaine d'avant-garde entre 1940 et 1980 révolutionna la société américaine. Elle aurait été liée à la sexualité et aux interrogations métaphysiques, étant à la fois une preuve charnelle, voire érotique, de la non-existence de Dieu et une recherche désespérée du visage divin. Entre la peinture charnelle de l'artiste et sa solitude, se serait insérée la recherche de l'invisible.

Selon la vieille dame, la tragédie de l'artiste, «*c'est que sa créativité a normalement une durée bien plus longue que la capacité de concentration du public.*» Rien n'exprime mieux l'isolement de l'artiste que l'attitude de Guy Holloway ; après avoir dirigé un ballet où des jeunes gens nus se badigeonnaient de peinture en reflétant les déchets capitalistes, il retournait tranquillement à la maison y boire un verre de lait.

On retire du roman des questions sur la validité et la pérennité de la création picturale ou littéraire, sur la valeur rédemptrice de l'art. Les peintres qu'évoque Hope ont beau pratiquer une esthétique qui nous laisse froids, on ne manque pas de s'intéresser à l'évocation fascinante que l'auteur nous fait du mystère de la création. Il eut l'audace de nous inviter à penser qu'aux États-Unis des courants picturaux aussi élitistes que la peinture abstraite et le «pop art » ont bouleversé la vie érotique et la religion malgré le conservatisme féroce de la culture de masse.

Ceux qui fréquentent les salles des musées dégustent sans doute ces tableaux de peintres décrochés de leur légende, ces toiles intimes et quasi familiales appartenant à une époque que ces «héros» traversèrent avec ce qu'ils pensaient être une fulgurance révolutionnaire. Les autres, moins au fait des codes du «push and pull», s'attachent à l'autre face de l'histoire, cette brève rencontre de deux femmes séparées par le gouffre de l'âge et qui n'ont qu'une mince journée pour essayer de comprendre ce que l'une attend et espère véritablement de l'autre. Ce huis clos féminin est presque une pièce de théâtre qui est un jeu du chat et de la souris, où le chat, Kathryn, est aussi le catalyseur, le déclencheur du souvenir. Quant à Hope, femme émouvante, lumineuse, qui, au cours de cette journée, rassemble les fils épars de toute une vie, elle permet à l'écrivain d'évoquer le passage du temps et le vieillissement. Il n'est a priori question que de peinture pour montrer ce qu'il reste d'une vie lorsque celle-ci vient à son terme. Au fil de cet entretien qui souvent l'exaspère et dont elle arrive, par instants, à s'abstraire, Hope se laisse bercer par la houle des souvenirs, foule de petites choses triviales jusque-là enfouies dans la vase de sa mémoire : la douceur et la largeur des bras du fauteuil en bois ayant appartenu à son grand-père quaker ; cette odeur «*de transpiration mélancolique des hommes vieillissants, cette âcreté qui finit par se loger dans les plis de leurs cous*» ; la conviction profonde que, plus jeune, sa petite taille et son énergie «*avaient attiré des hommes qui recherchaient une femme exigeant peu d'entretien*» ; et aussi le sperme de Guy «*qu'elle faisait rouler dans sa bouche et qu'il regardait avec un soupçon de dégoût*». C'est avec une nostalgie à la Tchekhov qu'Updike alla à une recherche du temps perdu qui est colorée «pop art», au rouge à lèvres. Il a ainsi réussi le grand roman bergmanien de sa vieillesse, fait de méditation religieuse empreinte de sentiment d'innocence, de détachement oscillant vers le chagrin, de ravissement et de ferveur, de résurrection d'une époque de rires, de chaises longues, de chapeaux de soleil. Puis tout s'éteint. Mais nous avons entrevu quelque chose d'avant la chute. Ce livre moiré, complexe, succulent, est en contact avec les ondes profondes de la vie. Updike y fut un critique éblouissant de la condition humaine.

---

---

En 2003, John Updike reçut la médaille des "National humanities".  
Il publia :

---

---

***"The early stories : 1953-1975"***  
(2003)

Recueil de nouvelles de plus de 800 pages

Commentaire

Ce recueil de plus de cent nouvelles (dont sont pourtant exclues plusieurs nouvelles qui figurèrent dans d'autres recueils) a été considéré comme peut-être la plus importante réussite de John Updike. Il fonctionne comme un roman d'apprentissage lyrique et riche d'épisodes, dans lequel il traça la trajectoire qui le fit passer de son adolescence, du collège, à la vie d'homme marié, de père, puis séparé et divorcé.

En 2004, John Updike obtint le "PEN / Faulkner award" pour ce recueil.

---

---

**"Villages"**  
(2004)  
**"Villages"**  
(2009)

Roman de 318 pages

L'histoire se passe à Haskell Crossings, près de Boston, banlieue chic, aux demeures bien repeintes et aux pelouses impeccablement tondues. Ce «village» abrite des retraités à cheveux blancs qui passent leur temps entre le parcours de golf, le bridge et les «flash-back» sur leur vie passée. Le récit, alternance de scènes de la vie présente et de réminiscences qui envahissent le personnage pendant ses siestes, est la confession d'Owen Mackenzie, soixante-dix ans, qui évoque son passé à travers les différents «villages», essentiellement peuplés de figures féminines, qu'il a habités. Il fut un pionnier de la révolution informatique, travailla au Massachusetts Institute of Technology et monta et fit prospérer, à Middle Falls, petite ville provinciale du Connecticut, une petite société qui lui assure une existence confortable. Il est hanté par son enfance pauvre dans un petit village de Pennsylvanie au temps de la Grande Dépression. Mais revient surtout une silhouette, un fantôme insistant : Phyllis Goodhue, l'initiatrice sexuelle aux lèvres gourmandes, aux gestes d'experte, qui, à la fois blanche, stimulante, mais aussi duveteuse et immatérielle, rayonne dans sa mémoire et lui envoie de chaudes ondes de sensualité. Elle fut sa première épouse, éleva leurs enfants tandis qu'il sautait de lit en lit de différentes femmes, sans se soucier de leur statut marital. Aussi ne regretta-t-il pas son papillonnage, la quitta pour Julia, à laquelle il est marié et heureux depuis vingt-cinq ans, sans lui avoir été plus fidèle.

Commentaire

C'est en quelque sorte un roman d'apprentissage, celui qu'Owen Mackenzie a fait dans les différents «villages» dans lesquels il a vécu et qui lui ont tout appris : la Pennsylvanie rurale, le prestigieux MIT, Middle Falls, Haskells Crossing, les États-Unis, son village fédéral où les mœurs n'ont cessé d'évoluer. Et, surtout, tous ces lieux étaient peuplés de femmes.

Le personnage est l'archétype de l'Américain satisfait mais vieillissant. Il s'exprime avec la truculence de son créateur qui se plut à évoquer les scènes de lit et à multiplier les notations denses qui détaillent le blason du corps féminin. Le livre s'ouvre d'ailleurs sur une scène de lit, comme souvent chez ce délicat dessinateur des cajoleries sous les draps ou des abondantes chevauchées érotiques sur les canapés. Updike revint sur le terrain, familier pour lui, des infidélités en Nouvelle-Angleterre.

Mais "Villages" nous rappelle aussi que le sexe s'accompagne en général de sentiments complexes : l'appréhension, la pudeur, les gestes délicats, les troubles, la culpabilité religieuse, la mélancolie, parfois la déception ou de subites inquiétudes.

Updike vieillissant nous livra son testament avec un sourire indécis et toujours avec la même écriture de porcelaine translucide, le même style à facettes. Le livre tient sa beauté de scènes entrevues dans la brume neigeuse du temps ou à travers le prisme de la mélancolie, Updike devenant alors un nouveau Proust, trempant lui aussi sa madeleine dans le thé limpide des réminiscences enfantines.

---

À la suite de la publication de "Villages", John Updike déclara, avec une pointe de coquetterie qu'il se limiterait désormais à publier un texte par an.

---

***"Still looking : essays on American art"***

(2005)

Essais

---

Alors qu'on pouvait reprocher à Updike d'être le moins politique des écrivains (Gore Vidal lui reprocha son «acceptation de l'autorité sous toutes ses formes», son «conservatisme politique»), d'avoir créé un monde fictif qui ne faisait guère de place aux drames de l'Histoire, les conflagrations que connaissaient ses personnages n'étant que des feux de piques-niques, il ne put manquer de réagir à la tragédie du 11 septembre 2001, dans :

---

**"Terrorist"**  
(2006)  
**"Terroriste"**  
(2008)

Roman de 315 pages

Le narrateur, Ahmad Ashmawy Mulloy, né de l'union passagère d'une Américano-Irlandaise rousse et et d'un étudiant égyptien en programme d'échange, qui a abandonné sa famille alors qu'Ahmad était encore bébé, est un jeune collégien musulman doué, âgé de dix-huit ans, vivant à New Prospect, une cité industrielle du New Jersey qui est proche de l'opulente Manhattan mais a décliné au point que *«ceux qui vivent aujourd'hui dans le centre-ville ont dans l'ensemble la peau foncée, dans toutes ses nuances»*.

La «brunitude» et toutes les frustrations qui vont avec constituent le coeur du roman. Le teint d'Ahmad est plus foncé que la peau *«rose tachetée de sa mère»*, mais plus clair que celui de son père, *«parfaitement mat»* : il est *«d'un gris-brun, éteint, un ton plus clair que le beige»*. On a l'impression que le manque d'éclat de son teint a largement contribué à son sentiment d'être un bâtard et à faire qu'il soit en conflit avec le monde qui l'entoure. Sa préférence va *«aux peaux plus mates, couleur cacao ou caramel ou chocolat»*, ce qui ne manque pas dans son «high school». En classe, son regard est attiré le plus souvent vers un brun très particulier, celui de Joryleen, une Africaine-Américaine dotée d'*«un corps magnifique, plus foncé que le caramel mais plus clair que le chocolat»*. Bien que l'intérêt soit réciproque, Ahmad ne fait rien pour encourager Joryleen, car son mentor en islam l'a averti que *«les femmes sont des animaux très influençables»*. D'ailleurs, Joryleen a déjà un petit ami, Tylenol, qui est d'un brun assez indéfinissable, est aussi footballeur et gymnaste. Tylenol n'a que mépris pour Ahmad : *«Les musulmans noirs, respect, mais toi t'es pas noir, t'es rien»*. Pourtant, depuis l'âge de onze ans, il fréquente assidûment la mosquée. Sa mère, bohème, libre-penseuse et artiste amateur, l'a laissé choisir sa propre voie, qui l'a conduit entre les mains de l'imam Shaikh Rashid, descendant de *«plusieurs générations de guerriers yéménites»*. Sous son emprise, il devient encore plus écoeuré par le matérialisme débilisant d'une société que sa soif de consommation asservit à une réalité illusoire et déshumanisée : *«Bien sûr, je ne déteste pas tous les Américains. Mais les manières américaines sont des manières d'infidèles. Elles sont vouées à la catastrophe»*. Ce ton explique peut-être qu'il n'ait pas d'amis. Son isolement est total, et c'est là la source de ses élans religieux et suicidaires. Il se détourne de ses congénères et devient un islamiste fanatique qui embrasse avec ferveur le «djihad».

Sa voix est empreinte d'étranges accents : bien qu'il soit américain et n'ait jamais quitté les États-Unis, il parle comme s'il avait appris l'anglais dans une madrasa dirigée par des talibans. Sa religiosité naïve mais profonde fait de lui une proie facile pour le cynique Rashid qui le convainc d'interrompre ses études et le dirige vers une cellule terroriste. Il y est progressivement incorporé à un complot visant à souligner l'anniversaire de la destruction des tours du World Trade Center d'éclatante façon : il doit conduire un camion bourré de quelques tonnes de fertilisants sous l'Hudson et le faire exploser au milieu du tunnel Lincoln.

Charlie Chehab, éniématique marchand de meubles libanais, l'embauche et le prend sous son aile pour mieux le manipuler et l'inciter à agir en lui donnant l'exemple de George Washington pendant la guerre d'Indépendance : *«Dans une guerre entre un peuple et un occupant impérialiste, le peuple finit par gagner parce qu'il connaît le terrain, parce que sa vie est en jeu et qu'il ne peut aller ailleurs.»*, en

enchaînant : «*La guerre d'Indépendance et le djihad, c'est pareil : la lutte désespérée et vicieuse des opprimés contre un empire oppresseur qui s'indigne de voir bafouer les règles établies par lui, dans son seul intérêt.*»

Mais intervient Jack Levy, juif athée dans la soixantaine, marié à l'énorme Bethdire. Désabusé de tout (de sa vie sexuelle à la situation planétaire), il réserve ses meilleures critiques à cette techno-Amérique de toutes les dérives, ce fruit pourri et surfertilisé, prêt à crever, ballon suppurant : «*Il se voit en vieux bonhomme pathétique, criant sur la berge en direction d'une flotille de jeunes qui glisse vers le marécage fatal d'un monde aux ressources réduites, aux libertés rognées, esclaves d'impitoyables publicités au service d'une absurde culture populaire ivre de musique incessante, de bière et de jeunes femmes incroyablement bien faites, incroyablement minces.*» Conseiller d'orientation, il repère bien tard Ahmad, et, dans une tentative de dernière minute, lui qui est le seul à pouvoir encore sauver le jeune homme et le trafic sousfluvial congestionné d'une heure de pointe supplie sa mère de l'éloigner de la mosquée, de l'inciter à s'inscrire à l'université.

Quel sera le choix d'Ahmad?

### Commentaire

Ce roman, qui se situe dans la lignée des textes consécutifs à la tragédie du 11 septembre 2001, présente une intrigue d'une simplicité désarmante dont les fils se resserrent en maintenant un troublant suspense.

Il fallait un Updike, avec sa misanthropie et son dégoût de notre époque, pour, gardant intacte sa capacité à explorer l'identité américaine, donner, du point de vue de ceux qui veulent les détruire, un tableau neutre et aussi juste des États-Unis désemparés face à l'islam fondamentaliste. Il alla jusqu'à «*comprendre l'animosité et la haine qu'un islamiste peut avoir contre notre système*» et dépeignit le dégoût du terroriste devant une société où la sécurité est attendue de l'accumulation de choses matérielles et le salut des diversions corruptrices de la télévision, une société où les femmes n'ont plus rien à montrer de leur corps et où les hommes sont esclaves des images. Est-ce à dire qu'il était prêt à donner raison à un de ces illuminés dont la devise est «*faire le maximum de victimes civiles*»? Il ne pourrait le faire qu'au prix de la logique interne de sa propre mécanique : son éthique romanesque. Or son roman réussit à illustrer à la fois la force quasi invincible de ceux qui s'avancent armés d'un Dieu et celle de l'inertie triomphante du monde tel qu'il est, de cette vie débile.

Le roman illustre un thème central d'Updike : comment maintenir un sens à la vie intérieure dans un monde qui abolit toute différence et sombre dans l'inanité béate?

Mais il reste que ses personnages ne sont pas très vraisemblables. Seuls deux d'entre eux, Jack Levy et la mère d'Ahmad, sont à moitié crédibles, et ce n'est sans doute pas un hasard si aucun des deux n'a la peau foncée.

Updike s'est visiblement donné beaucoup de mal pour se familiariser avec l'islam. Il a non seulement lu le Coran attentivement, au point d'en restituer jusqu'aux sonorités, avec une maîtrise époustouflante, mais aussi beaucoup de livres sur le sujet. Mais le résultat, c'est qu'il n'arriva pas à dégager ses personnages bruns de peau des textes, des écritures et des idéologies. «*Terrorist*» est ponctué de diatribes sur l'état de l'Amérique contemporaine, la politique étrangère, la culture populaire, les technologies. Rashid, Ahmad et même le secrétaire à la Sécurité intérieure y vont de leurs discours. Mais leurs sermons ont chaque fois une tonalité légèrement satirique, comme si tout cela n'avait pas vraiment d'importance. Personne ne prend la peine de défendre des formes de justice et d'État séculiers qui font partie du patrimoine commun du monde moderne. Et quand Jack Levy se trouve devoir donner à Ahmad une raison de vivre et de laisser vivre les autres, il lui dit : «*Allez, on est tous américains. Irlando-Américains, Africains-Américains, Juifs américains. Et même Arabo-Américains*». Pas un mot sur l'humanité, la famille, l'amitié, la poésie, l'amour, le rire. C'est comme si croire au multiculturalisme américain était la seule bonne raison pour un être humain de rester en vie. Alors, pourquoi les milliards de non-Américains qui peuplent la planète s'abstiennent de se faire exploser? Updike ne voit absolument pas qu'ils ont toutes les raisons de ne pas le faire.

S'étant essayé à changer de perspective narrative en donnant la parole au personnage, il mit en œuvre sa prose vigoureuse, son art assez admirable de l'ambiguïté, une ambivalence morale qui,

portée à ce degré d'intelligence et de vision critique, fait figure de vertu romanesque suprême. Il a littéralement farci son livre de coups de griffe, de plume et de lance-roquettes contre l'actuel état des choses.

Le livre eut un énorme succès en librairie aux États-Unis, mais Updike fut critiqué pour avoir pris le parti des islamistes.

---

---

En 2006, John Updike reçut le "Rea award" de la nouvelle.

---

---

***"Due considerations : essays and criticism"***

(2007)

Essais

---

---

Après plus de vingt ans, John Updike revint aux sorcières d'Eastwick, qui restaient l'un de ses principaux succès. Et, cédant à la virulence de la critique qui lui avait reproché la tentative d'une narration à la première personne dans "Terroriste", il revint à la narration à la troisième personne dans :

---

---

***"The widows of Eastwick"***

(2008)

*"Les veuves d'Eastwick"*

Roman

Trois décennies ont passé depuis les événements décrits dans "Les sorcières d'Eastwick". Les trois divorcées, Alexandra, Jane, et Sukie, ont quitté la ville, se sont remariées de façons plus ou moins satisfaisantes, et sont devenues veuves. Elles renouent leur association et s'accommodent de leur chagrin et de leur solitude comme le font des veuves : elles voyagent à travers le monde, au Canada, en Égypte, en Chine. Pourquoi ne pas retourner à Eastwick pour l'été? demandent Sukie et Jane à Alexandra. La vieille station balnéaire du Rhode Island, où elles se sont prêtées à des méfaits sous l'influence du diabolique Darryl Van Horne, est devenue, comme s'en plaint l'acide Jane, un havre de salubrité. Maintenant, Van Horne est parti, et leurs amants d'autrefois ont vieilli ou sont morts, mais l'enchantement émane toujours des rues et du paysage familiers du village, où elles firent leurs vifs débuts de femmes libres et puissantes. Maintenant, conduites par Alexandra, leur conscience, elles voudraient racheter leurs crimes du passé par l'exercice de la magie blanche. Mais le mal, une fois fait, ne peut pas être simplement défait. Certains dommages sont irréversibles. Et les veuves, maintenant vulnérables, craintives et esclaves de leurs corps vieillissants, ne disposent plus de leur pouvoirs surnaturels ; quand elles essaient de les ressusciter, elles subissent un mystérieux contre-sortilège, le frère de Jenny, Chris, cherchant à se venger avec une sorte d'appareil hérité de Van Horne, qui produit des chocs électriques. Jane, frappée par une décharge d'énergie, souffre de douleurs abdominales aiguës ; Alexandra tombe malade et, en proie à la crainte du cancer, se sent comme envahie par une armée étrangère. Seule Sukie n'est pas affectée, sa vitalité sexuelle étant encore assez puissante pour la protéger des ions néfastes et faire jouir ses vieux amants ; elle est la preuve que le fait que vous soyez un candidat au remplacement de la hanche ne signifie pas que vous ayez à vous retirer dans un couvent.

## Commentaire

Dans cette suite des "Sorcières d'Eastwick", le ton est très différent : détendu et contemplatif. Mais les cent premières pages sont consacrées à d'ennuyeux récits de voyages, même si les observations d'Updike sur la culture et les problèmes sociaux des pays visités sont brillantes, comme à l'accoutumée. Et, s'il demeura étonnamment capable de rendre les pensées que leur corps et leur vie sexuelle inspirent à ces femmes, l'intrigue ne prend jamais d'élan.

---

---

En 2008, John Updike, ayant été choisi par le "National endowment for the humanities", présenta "The Jefferson lecture", qui est la plus grande distinction offerte par le gouvernement des États-Unis dans le domaine des sciences humaines. Il intitula sa conférence : "**The clarity of things : what is American about American Art**" («La clarté des choses : qu'est-ce qu'il y a d'américain dans l'art américain»). Il montra le caractère unique de l'art américain du XVIIIe au XXe siècles, art qui, jusqu'à ce que le mouvement expressionniste du XXe siècle ait permis aux États-Unis de prendre leur «indépendance», fut caractérisé par l'insécurité si on le compare avec la tradition artistique de l'Europe.

Il affirma sa confiance en Barack Obama qu'il disait prêt à comprendre et à venir en aide aux «perdants» de ce monde.

Il publia :

---

---

### **'The Maples stories'**

(2009)

'Les Maple'

Recueil de nouvelles

Commentaire

C'était le recueil de toutes les nouvelles concernant le couple. Pendant des décennies, Updike était revenu de nouveau et de nouveau sur ces personnages, les suivant au long des années alors qu'ensemble ils élevaient leurs enfants, trouvaient des moments de bonheur intermittent et faisaient face à la douleur de l'infidélité et de l'éloignement.

---

---

### **'Endpoint and other poems'**

(posthume, 2009)

Recueil de poèmes

Commentaire

Ces poèmes sont poignants.

---

---

### **'My father's tears and other stories'**

(posthume, 2009)

Recueil de dix-huit nouvelles

---

---

## **"My father's tears"**

### Nouvelle

Le narrateur, un homme âgé, indique que son père pleura quand il quitta la Pennsylvanie pour Harvard, ayant prévu *«que le garçon que j'avais été était en train de mourir sinon déjà mort, et que nous aurions de moins en moins affaire l'un avec l'autre. Ma vie était issue de la sienne, et maintenant je m'en allais en la lui volant.»* Il admet : *«Je n'ai jamais vraiment quitté la Pennsylvanie, où est emmagasiné l'être que j'apprécie, peu importe si je vérifie sa condition peu souvent.»*

Ces souvenirs contrastent avec ceux que sa première femme avaient de son père, un serein ministre unitarien de St. Louis qui, chaque été, passait ses vacances dans une ferme du Vermont et y invitait le couple nouvellement marié. Tandis que son propre père, qu'il aimait beaucoup *«jouait le rôle d'un perdant, d'un homme qui, chaque jour, à l'école ou ailleurs, allait à coups de gênes et de confusions»*, le beau-père était distant et magistral, un homme sûr de lui qui se déplaçait parmi ses hôtes *«comme une planète échappant à la loi de la gravitation [...] Il allait être rabaissé, toute dignité perdue, avant de mourir. L'Alzheimer n'avait pas tant envahi son cerveau qu'approfondi les légères désorientation et préoccupation qui avaient toujours été là.»*. Quant au père du narrateur, il avait été victime d'une crise cardiaque, à une époque où il n'y avait pas d'opérations à cœur ouvert ni d'angioplastie. Cependant, quand il fait face à cette perte, le narrateur se trouve incapable de pleurer : *«Les larmes de mon père avaient épuisé les miennes.»*

### Commentaire

Le narrateur ressemble beaucoup à Updike.

---

## **"Free"**

### Nouvelle

À un nouveau veuf commence à manquer l'épouse à laquelle il avait tant voulu échapper. Il se souvient des années au long desquelles il eut une liaison, et cherche à évaluer quelle sorte de liberté il souhaitait. Il affirme maintenant sa loyauté à l'égard de son épouse. Il reconnaît que devenir un être bien élevé offre plus de consolation dans le vieil âge que la paresseuse excitation de sa sensualité.

---

## **"The accelerating expansion of the universe"**

### Nouvelle

Un retraité, déprimé par ce qu'il perçoit comme l'indifférence de l'univers pour les affaires humaines, est épuisé par l'accumulation des débris de sa vie.

---

## **"Personal archaeology"**

### Nouvelle

Un retraité inquiet, hanté par le sentiment de son isolement, parcourt sa propriété du Massachusetts, un petit terrain de banlieue, pour y chercher des traces du propriétaire précédent. Il y découvre plusieurs couches de débris, mais se rend compte que ses propres balles de golf perdues en forment une. Il lui apparaît que la vie n'est qu'un ensemble de couches à moitié enterrées.

---

### **‘‘The road home’’**

#### Nouvelle

Le propriétaire d'une ferme familiale à Alton, en Pennsylvanie, y revient après cinquante ans, et, dérouté, hanté par le sentiment de son isolement, se trouve perdu dans sa propre ville.

---

### **"Kinderszenen"**

#### Nouvelle

Un petit garçon fait de soigneuses observations sur la vie de sa famille dans une ferme dans les années trente, époque pleine d'angoisses.

#### Commentaire

«Kindeszenen« est un mot allemand qui signifie «scènes d'enfant». Or Updike passa son enfance dans une partie de la Pennsylvanie peuplée de nombreux germanophones.

---

### **‘‘Varieties of religious experience’’**

#### Nouvelle

On suit les réaction de quatre personnages très différents lors de la chute, le 11 septembre 2001, des tours jumelles du "World Trade Center", *«quand, aussi abruptement qu'une fille laissant tomber sa robe de lin, le gratte-ciel entier lâcha son enveloppe qui s'évanouit avec un bruit de clapotis argentin.»* Ce sont :

- un grand-père qui voit l'événement à la télévision ;
  - Jim Finch, un avocat qui a un bureau haut dans le "World Trade Center" et qui est au téléphone avec sa femme quand il se rend compte de la situation effroyable dans laquelle il se trouve ; il perd sa foi en Dieu et est plus tard *«peiné par le spectacle grotesque et pitoyable d'une grande nation moderne essayant de se guérir par cette vieille magie des drapeaux et des bougies, l'esprit humain répandant avec entêtement dans le vide ces gestes colorés mais vains.»*
  - Mohamed, un des musulmans auteurs de l'attentat, qui voit les États-Unis comme *«une société malpropre, défigurée par un navrant relâchement des lois et un délire électronique d'occasions et de plaisir supposés.»*
  - Carolyn, qui est à bord de l'avion qu'un groupe de passagers força à venir labourer la terre en Pennsylvanie plutôt que d'être jeté sur la Maison Blanche. *«Pitié, parvint à crier distinctement Carolyn à l'intérieur de sa tête. Seigneur, ayez pitié !»*
- 

### **"The full glass"**

#### Nouvelle

Un vieil homme s'enorgueillit de l'efficace routine qu'il suit au moment de se coucher, et apprécie le plaisir d'avoir un verre rempli d'eau sur le lavabo de la salle de bain afin de pouvoir *«avalier la pillule anti-cholesterol, l'anti-inflammatoire, le somnifère, le supplément de calciumt, ainsi que les gouttes de Xalatan pour conjurer le glaucome et les gouttes de Systane pour calmer les yeux secs.»*

---

Nouvelle

«*Craignant d'apparaître sénile*», un professeur revenu dans sa ville natale néglige de demander à un employé de motel de lui répéter les indications de la direction à suivre qu'il lui a données à toute vitesse, et se perd lamentablement.

---

**"The walk with Elizanne"**

Nouvelle

Il y considère la cinquantième réunion de sa classe de fin d'études au «high school» d'Olinger, et retrouve la communauté à laquelle il appartenait autrefois. Il note que «*la liste de nos camarades de classe décédés, à l'arrière du programme s'allonge ; les beautés de la classe sont devenues grasses ou ratatinées et osseuses ; les stars des sports comme les non-athlètes se déplacent à l'aide de «pacemakers» et de genoux en plastique ; les retraités prennent une grande place à un âge où la plupart de nos pères étaient pour la plupart morts.*»

---

**"Morocco"**

Nouvelle

Un mari et père se souvient d'un voyage fait en famille en Afrique du Nord en 1969 comme d'un temps où lui, sa femme et leurs enfants étaient «*encore fondus ensemble pour toujours, semblait-il*».

---

**"The guardians"**

Nouvelle

Est exploré le territoire de l'enfance, avec ses mystères fondamentaux et formateurs.

---

**"The laughter of the gods"**

Nouvelle

Est exploré le territoire de l'enfance, avec ses mystères fondamentaux et formateurs.

---

---

Commentaire sur le recueil

Avec une assurance magistrale, dans ce recueil posthume, le douzième qui ait été édité, qui vint compléter le recueil '*The early stories, 1953–1975*', Updike comprima les strates de toute une vie, mêla des histoires de sa native Pennsylvanie (Olinger et ses environs) à des histoires d'habitants des banlieues de la Nouvelle-Angleterre, qui ont des enfants et des petits-enfants et sont assez riches pour faire des voyages exotiques.

Dans ces nouvelles délicatement rendues, très émouvantes, disposées, comme Updike en avait l'habitude, dans l'ordre dans lequel il les avait écrites, il donna d'intriguants aperçus autobiographiques, se livra à ce qu'il appela «*archéologie personnelle*».

Juxtaposant les souvenirs d'enfance et la perspective du trépas, il sut aussi montrer, de façon géniale, les fragilités du vieil âge, donner des aperçus sur la mort qui teintent légèrement chaque histoire sans

toutefois qu'il y ait quelque pathos, seulement une constatation réaliste et ironique de la façon dont les choses sont, et une réconfortante appréciation de l'héroïsme bien souvent non reconnu qu'il faut avoir pour faire face au déclin de la vie, héroïsme, par exemple, de ce personnage qui se souvient «*avoir couché deux ans à côté d'Irène en sentant sa maladie grandir comme un de ses enfants, être resté éveillé dans l'ombre de son silence, en s'émerveillant de la beauté solide et intouchable de son stoïcisme. Dans l'obscurité, sa douleur semblait une incandescence.*»

Ce recueil fut le point final d'une grande carrière de description et d'imagination des États-Unis, depuis la crise des années trente jusqu'aux séquelles du 11-Septembre, avec un clin d'œil de gratitude aux lecteurs qui ont participé au voyage.

Que le dernier livre d'Updike soit un recueil de nouvelles ne peut qu'alimenter le débat perpétuel où on se demande s'il devra sa réputation à ses romans ou à ses nouvelles. En fait, il n'y a aucun choix à faire ; il suffit de savourer ce chant du cygne et de se souvenir de l'écrivain splendide qu'il fut.

---

Ce grand fumeur qu'était John Updike fut victime d'un cancer du poumon. Par bonheur, il put écrire jusqu'au dernier jour dans sa grande demeure, près de Boston, au bord de la mer. Il mourut le 27 janvier 2009, à l'âge de soixante-seize ans, à l'hospice de Danvers (Massachusetts). Certains des plus grands écrivains contemporains, comme Philip Roth, Richard Ford, Martin Amis, Ian McEwan, Joyce Carol Oates ou Erica Wagner, lui rendirent hommage.

### L'homme

L'homme était grand, long, svelte, souvent vêtu de tweed. C'était un charmeur au sourire enfantin mais au regard malicieux. Il avait un je-ne-sais-quoi de fragile et d'effacé. Il parlait aux journalistes avec un timbre doux et rugueux, ayant conservé de son enfance un léger bégaiement qui ressemblait à une pudeur et à une courtoisie.

Il se disait volontiers nostalgique des États-Unis de son enfance.

Profondément chrétien, il continua, jusqu'à la fin de sa vie, à se rendre à l'église : «*Je n'arrive pas à faire le saut dans un monde où la foi n'existe pas*», confia-t-il dans un entretien. Cependant, il apprécia la perte d'emprise de la morale protestante stricte qui avait cours dans sa jeunesse. «*Rabbit et moi avons tous les deux été agréablement frappés, au cours des cinquante dernières années, par le recul du puritanisme dans le domaine des lois, des mœurs et des modes féminines*», déclara-t-il en 2005 au "Nouvel observateur".

### Son art

Écrivain prodigieusement doué, Updike fut un artisan du verbe qui connaissait la valeur, le poids des mots, qui avait un œil de dessinateur pour le détail révélateur. Il usa d'une langue riche, précise et expressive ; d'un lexique dense ; d'une syntaxe habile. Et sa technique fut toujours soignée. Cet écrivain sophistiqué mit à la rédaction de ses textes une élégance suprême.

Mais, à ses débuts, certains critiques n'y virent que du tape-à-l'œil : «*Pour mes premiers livres, les critiques dirent que j'écrivais très bien mais que je n'avais rien à dire. Mon style me semble une tentative tâtonnante et élémentaire pour m'approcher de la complexité des phénomènes imaginés, et cela m'a surpris de voir cela appelé luxuriant et complaisant ; ce fut exactement le contraire.*»

Cependant, l'excellence de son style et l'étendue de sa vision artistique furent à peu près universellement reconnues. On salua unanimement sa prose fluide, aisée, sensuelle, d'une précision fouineuse, candide, moirée, langoureuse, translucide, tout simplement brillante. Les prouesses verbales de ce styliste méticuleux, précieux, spirituel, provoquent un éblouissement qui est atténué par des jets de dialogue familier sinon trivial.

On compara sa prose à celles de Marcel Proust et de Vladimir Nabokov, et, pour la romancière Joyce Carol Oates : «*Avec la précision de sa prose et son œil intimement attentif mais froid en même temps, il fait penser à un maître comme Flaubert.*»

## Son oeuvre

Il rédigea au stylo, à l'encre bleue, sur un bureau métallique satiné une production littéraire digne d'une chaîne d'assemblage, qui impressionne autant par son volume que par sa verve. Authentique «homme de lettres», il fut toujours animé d'un immense appétit d'écriture : «*Je pourrais écrire des pubs pour les déodorants ou des étiquettes pour les bouteilles de ketchup, s'il le fallait. Le miracle qui consiste à transformer des idées en pensées, et des pensées en mots, et de donner vie aux mots par le métal et l'encre d'imprimerie, ne perd jamais de sa force pour moi.*»

Aussi, prolifique auteur de plus de soixante livres, montrant une grande variété de talents, fut-il à l'aise dans tous les genres, ayant écrit :

- Des chroniques, des portraits et des critiques portant sur l'art et sur la littérature, sur presque tous les écrivains importants du XXe siècle et quelques-uns du XIXe. Critique à l'ancienne mode et esthète, apprécié pour la simplicité et la profondeur de ses textes et pour sa longue pratique, il étudia des auteurs classiques (Herman Melville, Nathaniel Hawthorne, Marcel Proust), comme de grands contemporains (Saul Bellow, Norman Mailer, Vladimir Nabokov dont, en 1964, il put dire : «*Il écrit la prose de la seule façon dont elle doit être écrite, c'est-à-dire extatiquement.*»), se faisant aussi le défenseur de jeunes écrivains (il lança les carrières d'Erica Jong, de Thomas Mallon et de Jonathan Safran Foer). Une de ses bonnes critiques asseyait souvent une réputation littéraire et assurait des ventes, tandis qu'au contraire certaines de ses mauvaises critiques suscitèrent des controverses (en particulier quand, à la fin de 2008, il éreinta le roman de Toni Morrison "*Un don*"). Ces critiques furent réunies en recueils.

Il fut aussi critique d'art, ayant fréquemment écrit sur l'art américain. Mais, dans cette partie de son oeuvre, certaines faiblesses dans la connaissance et la réflexion ont été relevées.

Il s'est encore intéressé au sport, en particulier au golf.

Ces textes furent publiés régulièrement dans des magazines, en particulier le "New Yorker", dont il fut un chroniqueur régulier, et la "New York review of books", et ont donné lieu à plusieurs recueils.

- Des poèmes qui, du fait de sa prééminence en tant que romancier, sont la partie la moins connue de son oeuvre, ont été considérés comme un passe-temps ou une marotte. Or cette production a été, depuis 1953, constante et importante, et certains poèmes ont connu un succès indéniable, comme "*Ex-basketball player*" (1957). Même si cette poésie est parfois considérée comme penchant vers la légèreté car elle semble raconter des histoires plutôt que de dépeindre des émotions particulières et couvre une variété de sujets simples, bien délimités, portant sur le monde de tous les jours (mais rendant cependant l'ordinaire étrange car des descriptions contradictoires créent deux images très différentes dans l'esprit du lecteur), il y traita des mêmes thèmes importants que dans ses nouvelles et ses romans, comme l'enfance, la religion ou la mort. Dans ces poèmes clairs, précis, d'un ton bonhomme, pleins d'esprit et d'une lucidité épigrammatique, il déploya une grande variété de formes. Sa technique accomplie lui permit d'obtenir une musique profonde, de remarquables effets sonores («*Whirl, whorl or wharve ! The world / Whirls within solar rings / Which once were hotly hurled / Away by whirling things !*»). Ils furent réunis dans neuf recueils.

- Une pièce de théâtre : "*Buchanan dying*" (1974).

- Une seule véritable autobiographie : "*Self consciousness*" ("*Être soi à jamais*", 1989), le reste de l'oeuvre étant toutefois fortement autobiographique.

- Des centaines de nouvelles, souvent autobiographiques, consacrées à des souvenirs d'enfance, aux problèmes du couple, suivant plus précisément dans des séries une famille (les Maple) mais aussi, sur le mode plutôt comique, un alter ego (Bech), offrant un tableau des États-Unis mais se permettant aussi des incursions dans l'Histoire ou la préhistoire. Elles furent réunies dans au moins une dizaine de recueils, et certaines furent déjà des classiques du vivant d'Updike.

- Vingt-six romans, traitant de l'enfance ("La ferme"), du couple ("Couples", "Épouse-moi", "La parfaite épouse", "Villages"), renouvelant des sujets traditionnels ("Le centaure", "Brésil", "Gertrude et Claudius", la série de "La lettre écarlate" ["Un mois de dimanches", "Ce que pensait Roger", "S."], touchant au fantastique ("Les sorcières d'Eastwick" et "Les veuves d'Eastwick"), à la science-fiction ("Aux confins du temps"), à l'art ("Tu chercheras mon visage"), à la politique ("Le coup", "Terroriste") brochant toujours un tableau des États-Unis (mais particulièrement dans "Dans la splendeur des lis"), brassant tous ces ingrédients en suivant un personnage, Rabbit, qui est le parfait exemple de l'Américain de la classe moyenne dans une série parue de 1960 à 1990, qui est une fresque qui englobe, au fil de l'errance du héros, de multiples fragments du kaléidoscope ethnique et culturel des États-Unis dont Updike souligna les paradoxes, les aberrations et la vitalité, au gré de leurs mutations de style, de mode et de langage.

### Ses thèmes

Ce sont la Nouvelle-Angleterre, la religion, la sexualité, la mort, souvent tissés ensemble. On pourrait les considérer ces thèmes comme peu nombreux. Mais, quand on l'accusait de ne pas mieux écrire sur des sujets qui lui étaient étrangers, Updike répondait : «*Mon imagination et mon expérience sont toutes deux très sévèrement limitées. Je ne sais écrire, je crois, qu'un certain genre de fables intimes.*»

- La Nouvelle-Angleterre, de la Pennsylvanie de l'enfance au Massachusetts, Updike étant, dans ce cadre, aussi à l'aise que Faulkner dans son Yoknapatawka. Il est ainsi passé d'un monde rural, très provincial, à l'époque de la crise des années trente aux apparemment sans histoires quartiers résidentiels de banlieues de métropoles telles que New York et Boston, dans l'après-guerre, ses personnages roulant dans des voitures étincelantes, déjeunant au Rotary, jouant au golf, taillant des haies de forsythias et prenant des bains de minuit après le départ des invités. Il l'indiqua lui-même : «*Mon sujet est la classe moyenne de la petite ville américaine protestante. J'aime ce qui est au milieu. C'est au milieu que les extrêmes se heurtent, où l'ambiguïté règne dans l'agitation.*» On lui a reproché d'avoir été le chroniqueur des riches, de la bonne bourgeoisie américaine blanche, anglo-saxonne, protestante et intellectuelle dont il était issu. Disons plutôt qu'il fut l'analyste, sans trop d'indulgence, de cette Amérique blanche qui menait une vie banale, qui s'évertuait à lutter contre la lente atrophie d'un rêve suspendu entre volupté et désespoir, qui se sentait glisser vers la déchéance. des mœurs. Et il manifesta beaucoup de nostalgie devant ce déclin.

Incroyable archiviste, observateur vigilant, mélancolique, ironique, acerbé, raffiné et hypersensible des plus menus détails, sensible à la poésie fugace de l'ordinaire, il a abordé de front les problèmes majeurs d'une société à laquelle il sacrifié toute sa pénétrante intelligence. Constatant la destruction de la société de son enfance sans trouver réjouissante celle de son âge adulte, il a su, comme peu d'écrivains, prendre le pouls de son pays, de ses tabous et de sa psyché la plus enfouie. Il en fit le tableau dans des pages douces-amères, marquées d'un humour caustique. Sans le juger moralement, il installa un miroir où il put se regarder et prendre acte de ses errances et des impasses qu'il affrontait. Comme celle de Philip Roth, son oeuvre fut saturée des États-Unis, de leurs obsessions, de leurs émeutes, de leurs copulations, de leur perpétuelle régénération-tension.

- La religion, préoccupation essentielle chez Updike qui fut un chrétien qui, dans son oeuvre, manifesta sa foi, insista sur le gouffre douloureux entre Dieu et ses créatures, gouffre qu'à ses yeux ses concitoyens essaient de remplir avec les produits de la culture de masse, les films, la télévision, les sports, les voitures. Il conserva, avec une énergie incessante et sans borne, la conviction que le monde peut toujours être extrait de l'ennuagement et être rendu clair, et condamna le puritanisme par lequel la société américaine se montrait experte dans la dissimulation de ses vices derrière le masque de ses valeurs, puritanisme qui suscitait chez ses personnages, jusqu'aux excès, des quêtes de liberté. Aussi son oeuvre ne fut-elle pas sans provoquer un scandale ou deux à l'occasion.

- Les relations interpersonnelles, le mariage, les couples, les péripéties conjugales, l'adultère, personne n'ayant senti plus sûrement et plus sensiblement que lui les points de pression dans les relations entre les êtres humains, les tensions, les frustrations, les douleurs, les drames de la vie contemporaine, n'ayant mieux que lui su analyser l'ambiguïté morale et sexuelle aux prises avec un univers en désintégration, où les anciennes certitudes n'ont plus cours. S'il put écrire de belles descriptions de paysages et chanter la Création avec une profusion sensuelle voluptueuse, dans ce jardin d'Éden (avec tondeuse à gazon !) se glissait le serpent, apparaissait vite un versant sombre. Les couples changeaient, se modifiaient, se défaisaient, se refaisaient. Mais, chez lui, l'adultère n'est ni excusé ni expliqué, il paraît inévitable et même routinier. Ex-partenaires, nouveaux partenaires multiplient des arrangements complexes, sont victimes de l'imprudence des gens d'âge moyen. Leurs enfants en paient le prix. La clarté du plein été logeait également les ombres du vieillissement, de la maladie, de la séparation, de la solitude.

Il affirma : *«Un romancier doit, selon moi, s'intéresser avant tout au petit monde qui fourmille sous la cité, au monde des micro-crisis existentielles. Mes romans parlent de vies privées, et mon style représente au fond une tentative pour rendre à la vie ordinaire ses tonalités et ses particularismes.»*

Ses personnages pratiquant un échangisme «soft» avec des filles magnifiques pleines de verve au lit, mais connaissant fréquemment des tourmentes personnelles, des crises dues aux obligations familiales, à l'infidélité conjugale, au conflit entre la religion, l'amour et le sexe, il se pencha sur le déclin de la cellule familiale. Les protagonistes, qu'il n'analysait pas mais commençait par camper physiquement et laissait agir apparemment à leur guise, qu'il aima suivre (que ce soient les Maple, Rabbit ou Bech) sont souvent, étant un peu trop semblables l'un à l'autre, étant tous soumis au grand narcissisme mâle, des hommes impulsifs, irrationnels, coupables d'infidélité et d'abandon de leur famille, mais qui reconnaissent leurs torts, vivent leurs contradictions en les interrogeant, car, comme l'a écrit Updike : *«Dans le monde étrange et égalitaire du roman, un homme doit savoir gagner notre intérêt grâce à l'authenticité de ses sentiments»*. Produits d'une société, ils sont au courant des règles qui la régissent même s'ils les transgressent en agissant comme des individus assoiffés de liberté. Ses portraits de femmes sont vus par certains comme spécieux et misogynes.

Pour le romancier français Jean-Paul Dubois que les États-Unis fascinent tant : «Lire un Updike c'est un peu commencer par s'occuper sérieusement de soi-même, réfléchir à ses problèmes d'homme, découvrir ces petites choses primordiales que nous portons en nous sans pour autant avoir jamais su les nommer. Avec, à chaque livre, et jusqu'aux plus sombres confins des existences qui y sont relatées, ce sentiment flatteur de s'élever imperceptiblement au-dessus de son ordinaire condition, tout en ayant la sensation de s'enfoncer dans un siège familial, hérité d'un père qui y avait déjà imprimé sa marque, et dans lequel on n'a eu qu'à se laisser glisser pour prendre naturellement sa suite. Depuis que je lis les livres de cet homme, je l'imagine dans la posture de l'entomologiste bienveillant, campé sur ses coudes, les mains en coupe sous le menton, observant la ruche de notre monde, avec, pour l'espèce, cette même curiosité affectueuse qu'un Maurice Maeterlinck ou qu'un Jean Henri Fabre témoignaient envers les insectes.»

- La sexualité qui donna beaucoup de verve à sa plume, car, ayant été vraiment celui qui ouvrit sur elle la porte du roman américain, il la rendit omniprésente, lui fit jouer un rôle important, montra, en analyste impitoyable, qu'elle était la nouvelle religion, sut mettre en valeur le corps des femmes dans des descriptions crues, riches de détails anatomiques explicites. C'est qu'il voulut montrer l'animalité latente en chacun de nous. Toutefois, l'acte de chair est saisi dans ses nuances et ses émotions. Et les problèmes d'érection de Rabbit Angstrom mènent non pas à la folie mais à des doutes essentiels, à des interrogations philosophiques sur l'existence de Dieu.

- La mort, sur laquelle Updike, qui, lui-même, jeune homme, connut une «*crise de l'après-vie*», écrivit beaucoup, ses personnages présentant une mosaïque de réactions à la mort, qui peut ne pas être vue, «*survenir hors du cadre, mais se réverbérer pour les survivants comme une présence absente*». Leur peur de la mort menace de faire perdre toute signification à tout ce qu'ils font, et les conduit à la quête de Dieu, à la recherche de quelque assurance de l'existence de quelque chose au-delà du monde quotidien familial.

À cet écrivain intensément intellectuel qui cita volontiers les Psaumes, saint Augustin, Pascal et Karl Bath, dont la pensée fut affirmée et omniprésente dans le discours critique, il faut reconnaître une intelligence et une lucidité prodigieuses.

### Sa réputation

Tout au long d'une carrière de plus d'un demi-siècle, l'œuvre prolifique et variée de John Updike, quoique souvent considérée comme inégale, bénéficia du grand intérêt et des éloges de la critique. Adoubé par Vladimir Nabokov dès ses premiers écrits, il a toujours été un «écrivain pour écrivains». Il fut une star de sa génération, et même un mythe.

Il reçut de nombreuses récompenses, étant en particulier honoré du prix Pulitzer de la fiction en 1981 et en 1991. Il a souvent été cité comme possible lauréat du prix Nobel de littérature, et le fait qu'il ne l'ait jamais remporté est une injustice aux yeux de nombreux acteurs de la vie littéraire.

Pour l'"American academy of achievement", institution qui récompense chaque année des personnalités du monde des arts, de la politique ou des sciences, «c'était l'un des premiers hommes de lettres d'Amérique», cette Amérique qui avait nourri toute son oeuvre. Et on vit sa mort comme celle du dernier véritable homme de lettres des États-Unis, comme la fin de l'âge d'or du roman américain dans la seconde moitié du XXe siècle dont il fut l'un des écrivains les plus importants, étant, avec Toni Morrison, le romancier américain vivant sur lequel on a le plus écrit. Philip Roth, un de ses principaux rivaux littéraires, voit en lui «un trésor national au même titre que son précurseur du XIXe siècle, Nathaniel Hawthorne».

Il eut une immense et décisive influence sur de nombreux écrivains : Ann Beattie, Alice Munro, George Saunders, Nicholson Baker, Ian McEwan, Rick Moody, Joseph O'Neill, Martin Amis, Lloyd Kropp, Ceridwen Dovey, David Baddiel, Jonathan Lethem, Richard Ford, T. Coraghessan Boyle.

Ses aficionados lui ont consacré un site Internet, "The Centaurus", particulièrement impressionnant, mentionnant jusqu'au moindre texte qu'il publia ou donnant à lire des nouvelles encore inédites.

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)